

---

# LA LETTRE

N°43 - NOVEMBRE 2013

DU SFCC



52<sup>E</sup> SEMAINE  
RÉVÉLATIONS ET  
CONFIRMATIONS

---



SYNDICAT FRANÇAIS  
DE LA CRITIQUE  
DE CINÉMA  
ET DES FILMS DE TÉLÉVISION

---

## SOMMAIRE



08 16 18 30

P.2	<i>Disparition Isabelle Nataf - Christian Bosséno</i>
P.3	<i>Édito - Isabelle Danel</i>
P.4	<i>La Caméra d'or - Chloé Rolland</i>
P.5/6/7	<i>Images de la Semaine 2013</i>
P.8/9/10/11	<i>Le phénomène Lunchbox - Charles Tesson</i>
P.12/13	<i>Gérard Courant - Christian Bosséno</i>
P.14/15	<i>Robert Benayoun - Michel Ciment</i>
P.16/17	<i>Brigitte Roüan - Isabelle Danel</i>
P.18/19	<i>Eux et nous - Bernard Génin</i>
P.20/21	<i>AG et Conseil syndical - Isabelle Danel, Chloé Rolland</i>
P.22/23	<i>Rapport d'activités - Isabelle Danel</i>
P.24/28	<i>Repères bibliographiques - Claude Gauteur, Xavier Leherpeur, Gérard Lenne, Philippe Rouyer, Caroline Vié</i>
P.29	<i>Profession : critique - Gérard Lenne</i>
P.30/32	<i>L'affaire Luton contre Prisma - Jacques Zimmer</i>

## DISPARITION



© Festival de Luchon

## ISABELLE NATAF (1961-2013)

Née à Paris le 20 juillet 1961, notre collègue Isabelle Nataf nous a quittés le 14 mai 2013. Passionnée de littérature et de cinéma, elle avait, après des études de lettres modernes et de cinéma à la Sorbonne, débuté en 1984 au *Matin de Paris* puis avait rejoint *Le Figaro* lorsque *Le Matin* avait cessé de paraître et s'était consacrée à la télévision dont, chef de rubrique, elle analysait chaque jour un programme, fiction, documentaire ou magazine. Son dernier papier, paru le 10 mai 2013, était consacré au portrait de Line Renaud, dans la collection *Empreintes* sur France 5. Cheville ouvrière de la sélection des fictions présentées, cette grande professionnelle

### Notre couverture

Katell Quillévéré, qui a fait l'ouverture de notre Semaine 2013 avec *Suzanne*.



SYNDICAT FRANÇAIS  
DE LA CRITIQUE  
DE CINÉMA  
ET DES FILMS DE TÉLÉVISION

### Le Syndicat français de la critique de cinéma et des films de télévision

17, rue des Jeûneurs 75002 Paris.

Tél : 01 45 08 81 53

Email : [contact@semainedelacritique.com](mailto:contact@semainedelacritique.com)  
[m.dubois@semainedelacritique.com](mailto:m.dubois@semainedelacritique.com)  
[marion@syndicatdelacritique.com](mailto:marion@syndicatdelacritique.com)

[www.syndicatdelacritique.com](http://www.syndicatdelacritique.com)

### Directrice de la publication

Isabelle Danel.

### Rédacteur en chef

Gérard Lenne.

### Comité de rédaction

Jean-Jacques Bernard, Christian Bosséno, Isabelle Danel, Patrick Flouriot, Gérard Lenne, Pierre Murat, Jean Rabinovici, Charles Tesson.

### Conseiller à la rédaction

Lucien Logette.

### Photos

Aurélië Lamachère, Bernard Noël, Gérard Lenne, Isabelle Danel.

### Maquette

Allison Lenne.

### Imprimerie

Grafik Plus (Rosny-sous-Bois).

attachée à défendre une télévision ambitieuse apportait un très précieux concours au Festival des Créations Télévisuelles de Luchon et au Festival de la Fiction Télévision de La Rochelle. Elle nous avait également fait l'amitié, deux années durant, d'être jurée à notre prix Télévision de la Critique.

Avec un impressionnant courage, elle a affronté une longue maladie dont seuls ses proches les plus intimes étaient informés. Sportive, souriante, elle a su, jusqu'au bout, donner le change. Ainsi, en février dernier à Luchon, affichait-elle joie de vivre, entrain et dynamisme. Aussi, est-ce avec stupéfaction et une immense tristesse que nous avons appris la triste nouvelle. Elle nous manque. ♦

**Christian BOSSÉNO**

## ÉDITO DE LA PRÉSIDENTE



Notre nouveau bureau, intronisé le 26 juin 2013 : la secrétaire générale Chloé Rolland, la présidente Isabelle Danel et le trésorier Jean-Paul Combe.

# TOUT NOUVEAU TOUT BEAU

Par Isabelle Danel

À la suite de notre assemblée générale annuelle du 26 juin dernier, le nouveau conseil d'administration s'est réuni et a élu son nouveau bureau. Et même si ce n'est pas la première fois (Véra Volmane fut présidente de l'AFCC, association mère du SFCC, de 1967 à 1980, tout de même !), il y a donc cette année à la tête du Syndicat français de la Critique de Cinéma et des Films de Télévision une présidente avec un e. Euh... Et ça change quoi ? Beaucoup, pour ceux qui défendent bec et ongles la parité. Rien, puisque « Je suis critique de cinéma » est une phrase qui ne nécessite pas d'appartenir à un genre en particulier. Et critique, c'est ce que je suis, c'est ce que nous sommes.

À l'heure qu'il est, face à la crise en général et à la crise de la presse en particulier, avec la multiplication des tableaux d'étoiles et la raréfaction des espaces dédiés à des critiques argumentées et circonstanciées dignes de ce nom, notre métier tremble sur ses bases. Parfois, il ne ressemble plus du tout à ce pourquoi nous avons souhaité le faire à nos débuts. Et nombre d'entre nous sont précarisés, mal payés, voire pas payés du tout, ou bien virés du jour au lendemain, pour cause de changement de pagination ou d'arrêt d'émission. Ce n'est donc pas le moment de mollir, mais plutôt de réaffirmer haut et fort qui nous sommes et ce que nous sommes. Et de défendre l'intégrité de notre

regard, la force de notre point de vue, la précision de notre analyse et notre amour indéfectible du cinéma.

Le syndicat doit être, plus que jamais, un lieu d'échanges et de convivialité. Non seulement à travers nos prix, notre Semaine de la Critique, mais aussi notre site, notre blog, le projet de livre blanc que pilote Jean-Jacques Bernard et cette *Lettre* que vous avez entre les mains.

## REPENSER ET RÉINVENTER NOTRE MÉTIER

Être membre de ce syndicat, c'est plus qu'une adhésion parmi d'autres, c'est redéfinir à titre individuel et collectif ce que signifie la phrase « Je suis critique de cinéma ». C'est de plus en plus difficile par les temps qui courent. Et chacun sait qu'ils courent, que nous manquons parfois de recul pour faire les choses et les faire bien ! En 2016, le SFCC aura 70 ans d'existence, c'est un bel âge pour se remettre en question et continuer à avancer dans le bon sens. Vers plus de sens, justement, afin de contrer ceux qui pensent que la critique de cinéma en manque. Ensemble, nous sommes plus forts. Et nous pouvons repenser et réinventer ce métier qui est le nôtre.

J'assume la naïveté du propos. C'est quand plus grand-chose ne paraît possible qu'il faut envisager l'impossible. ♦

# L'ÉLÉGANCE DU COMPROMIS

Par Chloé Rolland

Administratrice des *Fiches du Cinéma*, Chloé Rolland a été élue le 26 juin secrétaire générale du SFCC. Elle venait tout juste de nous représenter au jury de la Caméra d'or. Une expérience passionnante.

Après trente-cinq ans à longer les plages cannoises et dix à emprunter les chemins de traverse du palais, c'est bien le fameux tapis rouge que j'ai foulé en 2013. Aux châteaux de sable ont succédé, au panthéon de mes souvenirs azuréens, les flashes des photographes. Pas mal non plus. Me voilà représentant le syndicat dans la chambre des délibérations du plus grand festival du monde. Fierté. Forcément, les paillettes, c'est la face rêvée d'un festival vu de la télé. Il a du chien, le premier dîner officiel, tout près de Steven Spielberg et le nez au-dessus d'assiettes étoilées... Et puis le travail commence. On reçoit notre emploi du temps comme un jour de rentrée en sixième : on changera de salle à chaque projection, allant de Debussy au Miramar et au Marriott, en passant par Buñuel pour des projections privées au petit matin. Notre jury se compose notamment de quatre cinéastes : outre Agnès Varda, notre présidente, Régis Wargnier, Isabel Coixet et Éric Guirado.

Cela pourrait ressembler à un guet-apens pour la critique que je suis. Rapidement, des réflexions acerbes fusent sur notre

profession. Chacun ira de son anecdote, sur un ton moqueur et néanmoins encore blessé. Obligée de préciser que je ne suis pas adepte du lynchage, je découvrirai par la suite qu'eux-mêmes ne font pas forcément preuve d'un fair-play olympien envers leurs collègues. Amusant. Les sorties de salles sont d'abord timides, les avis discrets. Puis, c'est la première délibération, sous la forme studieuse de "cinéfiches" à remplir.

UN CÔTÉ SYNDICALISTE,  
QUI ROMPAIT AVEC LE LUXE  
AUQUEL LE FESTIVAL NOUS CONVIAIT.

On se regarde, on se jauge, on s'écoute. À partir de là, les langues vont plus facilement se délier. Mais il apparaît vite que le groupe sera dans le compromis. Le mot peut évoquer des rebonds hollandiens un peu mous... Nous l'entendons plutôt comme une forme d'élégance, qui n'exclut cependant pas quelques calculs politiques ! À l'épreuve des éliminations, deux enjeux s'imbriquent : le premier est de défendre le film qu'on aime, le second de bloquer celui dont on ne veut pas. À ce jeu, bien sûr, l'unanimité est relative. Pas ques-

tion ici de dévoiler les challengers du bel *Ilo Ilo*, qui a remporté les voix de chacun - et fait s'envoler, dans les aigus, celle d'Isabel Coixet, déclarant, en chanson, son amour pour le film. On peut dire en revanche que nous avons cinq favoris.

L'envers du décor de ces délibérations fut ce qu'il y avait de plus passionnant et formateur dans cette expérience, surtout pour nous autres critiques, plus habitués à nous étripier pour défendre un film, une valeur, une idée. Il y avait ici, au contraire, une douceur que chacun s'accordait à rendre harmonieuse. Un côté syndicaliste à l'ancienne, qui rompait savoureusement avec le luxe auquel le festival nous conviait.

C'est ce même côté syndicaliste qui ne nous a jamais ôté de l'esprit qu'à minuit, le 26 mai 2013, la robe prêtée par Agnès b se transformerait en guenille et que la Cendrillon que nous étions dans la jungle cannoise des badges en or qui brillent retournerait, dès l'année prochaine, faire la queue en seconde classe et assister au défilé un peu humiliant d'une hiérarchie de journalistes entretenue par le festival comme s'il s'agissait de la fashion week. ♦



Gwénolé Bruneau, Isabel Coixet, Michel Abramowicz, Éric Guirado, Agnès Varda, Régis Wargnier et Chloé Rolland.

## IMAGES DE LA SEMAINE 2013

- 1/ Un acteur nommé Cantona
- 2/ Charles Tesson souhaite la bienvenue à Aurélie Filippetti, ministre de la Culture.
- 3/ Sara Forestier et Adèle Haenel (*Suzanne*)
- 4/ Katell Quillévéré, Paul Hamy et Adèle Haenel (*Suzanne*)
- 5/ Irina Nizina (*The Major*)
- 6/ L'équipe de *Salvo* : Antonio Piazza, Saleh Bakri, Sara Serraiocco et Fabio Grassadonia



1



2



3



4



5



6



1



2

1 / Fabio Grassadonia et Antonio Piazza reçoivent leur Grand Prix  
 2 / Fabienne Babe et Julie Brémond (*Les Rencontres d'après minuit*)  
 3 / François Damiens (*Suzanne*)  
 4 / Ninja Thyberg, réalisatrice suédoise du court métrage *Pleasure*  
 5 / Rodd Rathjen, réalisateur du court métrage *Tau Seru*  
 6 / Katell Quillévéré et Sara Forestier



1



3



4



2



3



5



6

1 / *Les Amants du Texas* : David Lowery, Casey Affleck et Rooney Mara  
 2 / À la sortie de *3x3D*, quelques-uns restent encore scotchés à l'écran...  
 3 / Charles Tesson et nos présidents de jury, Miguel Gomes et Mia Hansen-Love  
 4 / Sophie Desmarais et Lucie Laurier (*Le Démantèlement*)  
 5 / Deny Arcand, Sébastien Pilote et Normand Carrière (*Le Démantèlement*)  
 6 / David Perrault et Denis Menochet (*Nos héros sont morts ce soir*)



4



5



6



# LE PHÉNOMÈNE LUNCHBOX

L'équipe de *The Lunchbox* : Ritesh Batra, Irfan Khan, Nimrat Kaur, Nawazuddin Siddiqui

Par Charles Tesson

Que deviennent les films que nous avons découverts à la Semaine ? Sélectionnés – rigoureusement – par notre comité, proposés à l'avidité du public cannois, parfois acclamés salle Miramar, certains tombent dans l'oubli... D'autres, au contraire, ont un destin étonnant. Notre délégué général Charles Tesson fait le point.

Le Festival de Cannes est aussi le lieu où les programmeurs des festivals du monde entier font leur marché et il est passionnant d'observer les films qui voyagent le plus parmi ceux retenus par les différentes sections cannoises (Semaine de la Critique, Quinzaine des Réalisateurs, Un certain regard). Au sein d'une programmation (les dix films de la Semaine, par exemple), la critique en privilégie certains, en ignore d'autres, établit une hiérarchie. Les programmeurs de festival font la même chose.

Qu'est-ce qui se détache de Cannes à travers le regard des autres festivals ? Pour la Semaine 2013, même s'il est tôt encore pour se prononcer définitivement, trois films circulent beaucoup, objets d'un

véritable engouement, constaté en différents lieux (Guanajuato, Lima, Sarajevo et Busan). Il s'agit du film de clôture, *3x3D* (Peter Greenaway, Jean-Luc Godard, Edgar Péra), de *Salvo* d'Antonio Piazza et Fabio Grassadonia et de *The Lunchbox* de Ritesh Batra. Ce qui ne veut pas dire que les autres films soient ignorés, loin de là. *The Major* de Yuri Bykov a obtenu au dernier Festival de Shanghai les prix du meilleur film, de la meilleure réalisation et de la meilleure musique et il est présenté en ce moment (mi-octobre) au Festival de Bombay (Mumbai) dans la section « World Cinema », où figurent également *3x3D*, *Le Démantèlement* de Sébastien Pilote, tandis que *For Those in Peril* de Paul Wright est en compétition internationale. Décidément, Mumbai aime la Semaine, pour

avoir primé l'an passé *Aqui y alla* d'Antonio Mendez Esparza et, en 2011, *My Little Princess* d'Eva Ionesco, tout en récompensant les deux actrices. De son côté, *Les Rencontres d'après minuit* de Yann Gonzalez a remporté le Golden Athena au Festival d'Athènes, avant de se diriger vers le Festival de Sitges et après être passé par le Festival de Rio, en séance de minuit, rebaptisé *Os encontros da meia-noite*.

Il ne s'agit pas de recenser la vie de tous les films de la Semaine après Cannes, sans oublier les courts (parmi eux, *La Lampe au beurre de yak* de Hu Wei, montré au Festival de New York et présélectionné pour les César) mais de s'attarder sur deux phénomènes, sur l'un brièvement (*Salvo*), sur l'autre plus longuement (*The Lunchbox*).

*Salvo* a eu des difficultés à trouver un financement en Italie, malgré le soutien du Torino Film Lab, et c'est la France (deux coproducteurs, l'intervention d'Arte) qui a permis au film de se faire. Lors de l'annonce de la sélection de *Salvo* à Cannes, rien ne se passe en Italie, aussi bien côté presse que côté distribution. Même chose pendant le festival, alors que le film a déjà un distributeur pour la France. C'est seulement lorsque *Salvo* remporte les deux prix de la Semaine (Grand prix Nespresso et prix Révélation France 4) que les choses bougent en Italie : la presse relaie l'information et les deux cinéastes sont reçus officiellement par le ministre de la Culture. Le film trouve alors un distributeur (il sortira fin juin) et entame une belle carrière en festival, suscitant à chaque fois un énorme enthousiasme, à Lima, Rio ou Busan. L'accueil critique a été extrêmement favorable et élogieux lors de la récente sortie en France (16 octobre).

## INDE, INDÉPENDANCES ET BOLLYWOOD

*The Lunchbox* faisait partie des projets indiens présentés en 2009 au Goa Film Bazaar. Le projet a bénéficié ensuite d'une belle attention dans de nombreux festivals, dont le TorinoFilmLab. Il s'agit d'une coproduction entre l'Inde et deux pays européens, l'Allemagne et la France, où il a reçu l'aide aux cinémas du monde, mise en place par le CNC. En Inde, le film a été produit par la Guneet Manga à travers la société de production du réalisateur Anurag Kashyap, en coproduction avec la DAR Motion Picture, tout en bénéficiant d'une aide gouvernementale de la part du NFDC (National Film Development Corporation). En outre, au chevet du film, un vendeur international renommé, The Match Factory.

Présenté à la Semaine, alors que le cinéma indien fêtait en grande pompe à Cannes son centième anniversaire, *The Lunchbox*, s'il n'a pas retenu l'attention des jurys de la Semaine ou de la Caméra d'or, a bénéficié d'un excellent accueil, de la part du public (bouche-à-oreille très favorable) et d'un accueil plus nuancé de la part de la critique. Si plusieurs supports n'en ont pas parlé (*Le Monde*, *Libération*, *Les Inrockuptibles*, les *Cahiers du cinéma*) - ils le feront, on l'espère, lors de la sortie en France -, la presse internationale, selon un hiatus cher à Michel Ciment et avéré ici, a été dithyrambique. Le marché s'est affolé, de

nombreux pays se sont portés acquéreurs, alors que plusieurs distributeurs, en Israël, en Australie, etc., faisaient une offre. Pour les États-Unis, la puissante Sony Picture Classics, outre *Le Passé* d'Asghar Farhadi, a acheté *The Lunchbox*. L'onde de choc est remontée jusqu'en Inde, ce qui ravit la productrice Guneet Manga : un puissant distributeur, Karan Johar, par ailleurs réalisateur et producteur de *My Name Is Khan*, avec la star Shahrukh Khan, adossé à UTV et Dharma, s'est engagé sur le film, lui garantissant une belle exposition, phénomène exceptionnel pour une première œuvre indépendante.

Pour être dans la course aux Oscars (voir encadré), pour laquelle tout film doit sortir avant le 30 septembre, le film est distribué en Inde dès le 20 septembre, bien soutenu par la presse. En France, le succès d'un film se mesure en nombre d'entrées, aux États-Unis, en recettes, et en Inde, en pourcentage. Compte tenu du nombre de sièges dans chaque salle et du nombre de projections par jour, on détermine un taux

d'occupation ou de remplissage de toutes les salles à toutes les séances. C'est ainsi que *The Lunchbox*, au premier jour de sa sortie, a fait 84%, chiffre qui laisserait rêveur de nombreux exploitants en

## EN FRANCE, LE SUCCÈS D'UN FILM SE MESURE EN NOMBRE D'ENTRÉES, AUX ÉTATS-UNIS, EN RECETTES, ET EN INDE, EN POURCENTAGE.

France. Le succès du premier jour s'est amplifié puisqu'en troisième semaine, le film est toujours à l'affiche de deux cents salles. Mieux, dans le « Bollywood Box Office » (komo.com, 14 octobre), *The Lunchbox* a fait son entrée dans le top 12 des succès de Bollywood, classé au dixième rang et dépassant, avec un pourcentage des profits de 122%, des gros films comme *Of Bhaag Milkha Bhaag* et *Kai Po Che Chashme*. Un comble pour un film non-bollywoodien, sans chansons ni danses. Là aussi, la nouvelle affole toute l'industrie de Bollywood.

Même s'il y a un acteur ▶



La « couverture à laquelle vous avez échappé » ! Sara Serraiocco, l'héroïne de *Salvo*.

connu dans le film (l'excellent Irfan Khan) et une jeune actrice débutante promise à un bel avenir (Nimrat Kaur), personne ne s'attendait à cela. Le film, avec un coût de production déclaré de 1,2 million d'euros a fait en trois semaines d'exploitation 2,64 millions d'euros de recettes. Et ce n'est pas fini !

**LE FILM A FAIT EN TROIS SEMAINES  
D'EXPLOITATION 2,64 MILLIONS  
D'EUROS DE RECETTES.  
ET CE N'EST PAS FINI !**

Si *The Lunchbox*, par son succès public en Inde, fait soudain basculer toute la hiérarchie entre films de Bollywood et films indépendants confidentiels destinés à une seule carrière en festivals, il en va de même pour les ventes à l'étranger. Passionnant est, à ce titre, l'article de Vanita Kohli-Khandekar dans le *Business Standard* (New Delhi, 19 septembre), qui se penche sur le succès à l'étranger du film de Ritesh Batra. D'habitude, les films Bollywoodiens,

à l'étranger, sont surtout prisés par les NRI (Non-Resident Indians, la diaspora indienne) et, selon l'auteur de l'article, il faut remonter au succès de *Pather Panchali* de Satyajit Ray en 1955 pour voir un film indien avoir un tel retentissement international. Mais cela se passait au Bengale, à Calcutta, éternelle rivale de Bombay. Désormais, cela se produit en plein cœur du cinéma hindi, à Bombay. D'après l'article, les gros films de Bollywood, dans les années 1990, pouvaient compter, par rapport aux recettes globales, sur 30 à 40% de recettes sur le marché extérieur - chiffre tombé à 20% au début des années 2000, tandis que des films au budget moyen peuvent tabler sur 10 à 15%.

Après avoir connu une grosse crise de 2009 à 2011 sur le marché local, l'industrie de Bollywood a retrouvé en 2012 ses recettes de 2008, avec une hausse de 5%, tandis que l'exportation de ces mêmes films chutait en recettes sur la même période de 20%.

En ce moment, les ventes à l'étranger des films Bollywood ne pèsent plus que 6,7%

des recettes globales (les salles en Inde représentent environ 80% et les droits télévisés 14%), et c'est dans ce contexte de crise que *The Lunchbox* vient jouer les trouble-fête, remettant tout à plat et soulevant de nombreuses interrogations au cœur de l'industrie de Bombay. Non seulement un film indépendant d'un cinéaste inconnu fait jeu égal au box office avec les poids lourds de Bollywood, mais il les dépasse sur le marché étranger. Il est rare qu'un film indien suscite un tel enthousiasme. S'il est encore trop tôt pour mesurer l'ampleur d'un tel choc, on espère que cela ouvrira de nouvelles voies, et permettra surtout de redistribuer les cartes, afin que le cinéma indien indépendant tire son épingle du jeu, lui qui, dans le sillage de Ray et de Ghatak, a toujours cruellement souffert d'un manque d'exposition dans son propre pays. ♦

1) Pour plus d'informations, voir le site de la Semaine, ainsi que la page Facebook « *Semaine de la Critique-Cannes* », au suivi rigoureux.



Nimrat Kaur accueillie par Charles Tesson.

## ET LES OSCARS...

Sélectionné à Telluride, qui a pour réputation de choisir des films ensuite retenus pour l'Oscar du meilleur film étranger, montré à Toronto où il a bénéficié d'une belle exposition (les très prisées « Gala screening »), tout le monde voyait *The Lunchbox* représenter l'Inde aux Oscars du meilleur film étranger, aussi bien en Inde qu'aux États-Unis où Sony Picture Classics était disposé à mettre beaucoup d'argent sur la table pour assurer la promotion du film auprès de l'Académie et bénéficier par la suite des retombées de cette campagne pour la sortie. Quand le verdict est tombé (*The Good Road* de Gyan Correa Gujarat), la stupéfaction a été énorme, personne ne comprenant pourquoi l'Inde se prive d'une aussi belle opportunité. Aux États-Unis, Michel Barker, coprésident de Sony Pictures Classics, a fait part publiquement de son étonnement et de son mécontentement (article de Pete Hammond, « *Deadline Hollywood* », 7 octobre).

En Inde, la polémique, relayée par la presse, a pris une tournure violente, dans un climat délétère. On a accusé la commission, présidée par le cinéaste bengali Gautam Ghose et composée de nombreux cinéastes, de corruption, voire de jalousie : les cinéastes préférant un collègue qui a peu de chances à un autre risquant d'être couronné, même si Gautam Ghose a cru bon de préciser par la suite que *The Lunchbox* avait sa préférence. D'autre part, on

a soupçonné le NFDC d'avoir soutenu très mollement *The Lunchbox*, coproduit avec l'étranger, lui préférant un film financé à 100 % par le NFDC, ce qui est le cas du film retenu. Toujours est-il que la très puissante et officielle FFI (Film Federation of India) a adressé publiquement une lettre à Ritesh Batra, le priant de mettre fin à cette polémique. Dans sa réponse (on peut la lire sur sa page Facebook), il s'étonne que la lettre soit adressée à son seul nom alors que les reproches et accusations ont été formulés par l'ensemble de la presse. Puis il ajoute : « *Si c'est une excuse que vous demandez, je vous l'accorde. À vous (FFI) aussi bien qu'à la commission, je vous présente mes plus sincères excuses. J'espère que les réactions de la presse nationale aux procédures de sélection de notre académie ainsi que celles de la presse internationale conduiront à une réorganisation.* » Et Ritesh Batra de souhaiter plus de transparence à cette commission au fonctionnement opaque, et guidée par des critères difficiles à déterminer. « *C'est juste une humble requête, pas une critique. Je me suis désormais éloigné de ce débat pour me consacrer à des choses plus utiles et invite tout le monde à faire de même. Avec un grand respect pour votre travail difficile.* »

Si la page des Oscars est définitivement tournée pour *The Lunchbox*, celle du film, fort heureusement, continue de s'écrire de la plus belle manière.. ♦

CT

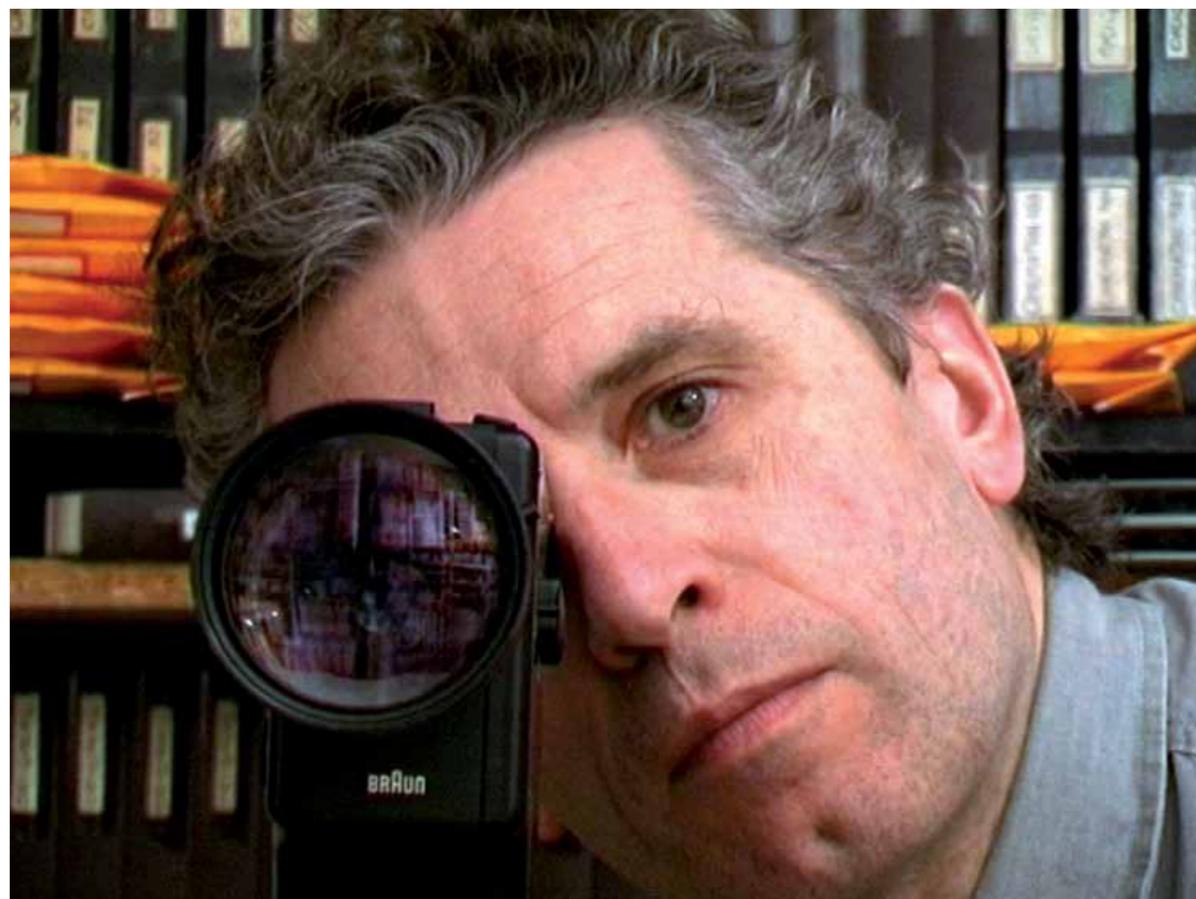
# GÉRARD COURANT

## EXPLORATEUR

## INSATIABLE

Par Christian BOSSÉNO (n° 135, 30 mai 1981)

Paris, 29 mai 2013 : Jean-Pierre Piton (n° 2732), Philippe Gautreau (2733), Jean-Pierre Sivan (2734) ; Montgeron, 1er octobre : Thierry Audric (2789), Pascal Lavergne (2790), Brigitte et Alain Garros (2791-92). En filmant ces contributeurs de la saison télévision, Gérard Courant a ajouté sept portraits à son film *Cinématon*, le plus long de l'histoire du cinéma (186 heures, mais le compteur ne cesse jamais de tourner), inauguré le 18 octobre 1977. Seul devant la caméra, filmé en un gros plan fixe et muet et en une seule prise de 3 min 20 (à l'origine la durée d'un chargeur Super 8), le sujet a le choix de ne rien faire ou de se mettre en scène. Dans tous les cas, chacun s'accorde pour dire que, parfois à son insu, il révèle au cours du film un peu de sa personnalité.



Des séries sans fin...

Galerie de portraits unique, notamment sur le milieu artistique de la fin du XX<sup>e</sup> et du début du XXI<sup>e</sup> siècle, la somme des 2794 *cinématons*, constituera un précieux matériau pour les sociologues et les chercheurs de demain. Et aussi une première réponse à la sempiternelle question de ceux qui découvrent *Cinématon* : « À quoi ça sert ? »

Selon le modèle de *Cinématon* dont le dispositif, souligne Gérard Courant, rend hommage aux bobines tournées par les frères Lumière à l'aube du cinéma, d'autres séries muettes sont déclinées : *Portraits de groupe, Couples, Gares, Trios, Cinémas, Cinématous, Cinécabots, De ma chambre d'hôtel, etc.*

Il y a aussi, en déclinaisons sonores de *Cinématon*, les 88 portraits (six heures) de la série *Lire*, qui montrent un écrivain lisant le début de son dernier livre publié. Ont notamment participé à l'exercice Dominique Noguez, Gabriel Matzneff, Jean Dutourd, Philippe Sollers, Pierre Gripari, Jean Teulé, Alain Paucard...



Arrêts sur une filmographie fleuve

Une *Lettre* entière suffirait-elle pour présenter l'œuvre inventive et démesurée de l'éclectique Courant ? 498 films, dont plus de 200 longs métrages (films de plus de 59 min.), sachant que tous les *Cinématons* ne comptent dans cet inventaire que pour un film. Mais, damned (!), Gérard Lenne (n° 1280, 15 juin 1990) a tranché : l'article ne doit pas dépasser 7000 signes !

Quelques repères alors, en désordre. Ses longs métrages, pour la plupart, mettent en œuvre des expériences et des recherches différentes : *À propos de la Grèce* (1983-1985) (refilmage de l'image), *Les Aventures d'Eddie Turley II* (entièrement en négatif), *Illuminations* (un seul plan de 62 minutes), *24 passions* (travail sur la durée : chaque année, de 1980 à 2003, il filme à Burzet, un village d'Ardeche, le chemin de croix joué par les villageois). Parmi les plus visionnés, *Chambéry-les-Arcs*, une « vélographie » de Gérard Courant, passionné de cyclisme, qu'il pratique assidûment, comme Luc Moullet ou Alain Riou (1734, 3 décembre 1994). Imbattable sur champions et palmarès, il a aussi consacré plusieurs films à la veuve de son idole, Jacques Anquetil, dont *Janine Anquetil, la dame blonde. Le Journal de Joseph M., portrait complexe* est un hommage à un autre avant-gardiste et allumé du cinéma, Joseph Morder. Sept longs métrages de Courant ont été sélectionnés à Cannes dont, une année, deux films, projetés chacun dans une section différente.

Quelques expériences singulières encore avec *Compressions* (une centaine de films retravaillés en accéléré, *À bout de souffle* en trois minutes, par exemple), *Carnets filmés*, journal intime et artistique (208 épisodes, 251 heures). N'oublions pas, un inventaire des 1500 rues, 400 places et squares de Lyon (un plan de 25 secondes pour chaque site), très représentatif de la ferveur de Gérard Courant pour retrouver et enregistrer les traces des lieux familiers toujours imprégnés de son enfance et de ses racines. Souvent acteur dans ses fictions, ce filmeur est aussi très présent dans plusieurs de ses autres films, dont *24 passions*.



Et le DVD vint...

La notoriété de Gérard Courant reste très en-dessous de ce qu'elle devrait être, même s'il est accueilli un peu partout dans le monde (dernières projections intégrales de *Cinématon* à New York en 2010, et à Chalon-sur-Saône en 2011, importantes rétrospectives, les plus récentes à Dubaï en 2011 et 2012, à Buenos Aires en 2012). Existait déjà à la BNF un fonds Gérard Courant, mais deux innovations ont changé la donne : la première est l'arrivée du DVD en 2000, support de bien meilleure qualité et surtout plus maniable que les cassettes VHS. La seconde est l'installation sur YouTube à partir de 2007 de 3200 films de Gérard Courant, enfin, la mise en place, toujours sur YouTube, d'une chaîne à son nom (202 pays connectés, davantage que les 193 pays membres de l'ONU !). Aujourd'hui, tout internaute peut accéder à l'œuvre foisonnante de cet électron libre, fou de cinocine. Et le nombre des consultations est impressionnant, avec, en vedettes, les *cinématons* de Jean-Luc Godard et de Sandrine Bonnaire (filmée, toute jeune, pendant les essais de *À nos amours*). ♦

## N'HÉSITEZ PLUS, À VOS ORDINATEURS !

### Quelques réalisateurs cinématonnés

Joseph Morder (n° 21), Joseph Losey (76), Manoel de Oliveira, (102), Jean-Luc Godard (106), Robert Kramer (122), Mohamed Bouamari (125), Youssef Chahine (133), Salah Abou Seif (136), Jean Dréville (155), Philippe Garrel (193), Wim Wenders (212), Raoul Ruiz (228), Maurice Pialat (236), Alain Tanner (396), Fernando Arrabal (442), Volker Schlöndorff (572), Margarethe von Trotta (576), Terry Gilliam (601), Samuel Fuller (602), Alexandre Astruc (605), John Berry (666), Marco Bellocchio (794), Roberto Benigni (801), Nagisa Oshima (806), Amos Gitai (848), Ettore Scola (849), Mario Monicelli (931), Nelson Pereira Dos Santos (1071), Sergueï Paradjanov (1083), Daniel Schmid (1108), Jean Rouch (1256), Ken Loach (1519), Jonas Mekas (1590), Gaspar Noé (1749), Raoul Sangla (1772), Med Hondo (1780), etc.

### Quelques écrivains cinématonnés

Dominique Noguez (8), Catherine Millet (196), Philippe Sollers (314), Jean-Paul Aron (661), Michel Déon (971) Patrick Besson (1803), Gabriel Matzneff (393), Jean Dutourd (1408), Claude Duneton (1934)

### Quelques critiques cinématonnés

Jean Roy (38), Jean Douchet (66), Serge Daney (67), Ignacio Ramonet (87), Vincent Tolédano (97), Christian Bosséno (135), Pascal Bonitzer (138), Gaston Haustrate (141), Jean-Jacques Bernard (152), Serge Toubiana (157), Jean-Pierre Bouyxou (228), Charles Tesson (301), Jean Narboni (320), Dominique Païni (333), Alain Bergala (350), Gilles Colpart (430), Claude Beylie (366), Henry Béhar (529), Michel Mardore (564), Raymond Lefebvre (755), Daniel Sauvaget (763), Freddy Buache (890), Jean A. Gili (950), Dominique Rabourdin (988), Christian-Marc Bosséno (1249), Gérard Lenne (1280), Michel Boujut (1467), Henry Chapier (1847), Samuel Lachize (1926), Jean Rabinovici (747), Patrick Flouriot (438)...

### Bandes de cinématonnés

(de gauche à droite et de haut en bas) : Jean-Luc Godard, Gérard Lenne, Christian Bosséno, Catherine Millet, Philippe Gautreau, Thierry Audric, Maiwenn, Philippe Sollers, Jean-Pierre Piton, Sandrine Bonnaire, Dominique Noguez, Jean-Pierre Bouyxou.

# ROBERT BENAYOUN

## « UN LUDION ÉVADÉ DE SON FLACON »

Par Michel Ciment

À ceux qui pensent que le critique de cinéma doit être austère, Robert Benayoun apporta un démenti aussi constant que réjouissant. Poursuivant notre série rétrospective, il était naturel, entre « positivistes », que Michel Ciment évoque pour nous cette figure si atypique de notre corporation...

La sortie récente en DVD de *Paris n'existe pas* (1972), le premier film de Robert Benayoun (il sera suivi de *Sérieux comme le plaisir*, qui offrait à Serge Gainsbourg un des rares rôles que le chanteur appréciait), permet de mesurer la valeur du réalisateur, qui marqua la critique de cinéma dès le début des années 1950. Avec la complicité de Jean-Claude Carrière pour le scénario, il a signé là une œuvre qui se réclamait du surréalisme, mouvement qui fut l'axe principal de son activité. Entré au groupe à 23 ans en 1949 (il était né à Port-Lyautey, Maroc, en 1926) et n'a cessé d'écrire dans les revues patronnées par André Breton de son

vivant et au-delà : *Médium, Le Surréalisme même, Bief, La Brèche, L'Archibras*. Si la critique de cinéma fut son activité essentielle dans *Demain, France Observateur, Le Point* et surtout dans *Positif* où il a publié plus de cent articles importants de 1954 à la fin des années 1980, il n'a cessé de s'intéresser aux formes artistiques les plus diverses.

On lui doit des anthologies comme celle de *Non-sens* (Jean-Jacques Pauvert, 1959), du *Taureau irlandais*, recueil de lapalissades et de contresens fabriqués ou involontaires (Filipacchi, 1974), du *Rire des surréalistes* (La Bougie du Sapeur, 1988) et de *Érotique du surréalisme* (Jean-Jacques Pauvert, 1965).

Il fut l'un des premiers à s'intéresser à la bande dessinée avec *Le Ballon dans la bande dessinée - Vroom, Tchac, Zowie* (André Balland, 1968), étude sur la fonction des phylactères.

Auteur d'une pièce de théâtre, *La science met bas* (Jean-Jacques Pauvert, collection Le Lycanthrope, 1959), il fut aussi un traducteur émérite qui a fait découvrir des auteurs anglo-saxons peu connus comme Edward Lear et ses limericks (*Bonjour, M. Lear*, Pauvert, 1950), Washington Irving (*L'Île fantôme*, Losfeld, 1969) et Charles Fort (*Le Livre des damnés*, Losfeld, 1967).

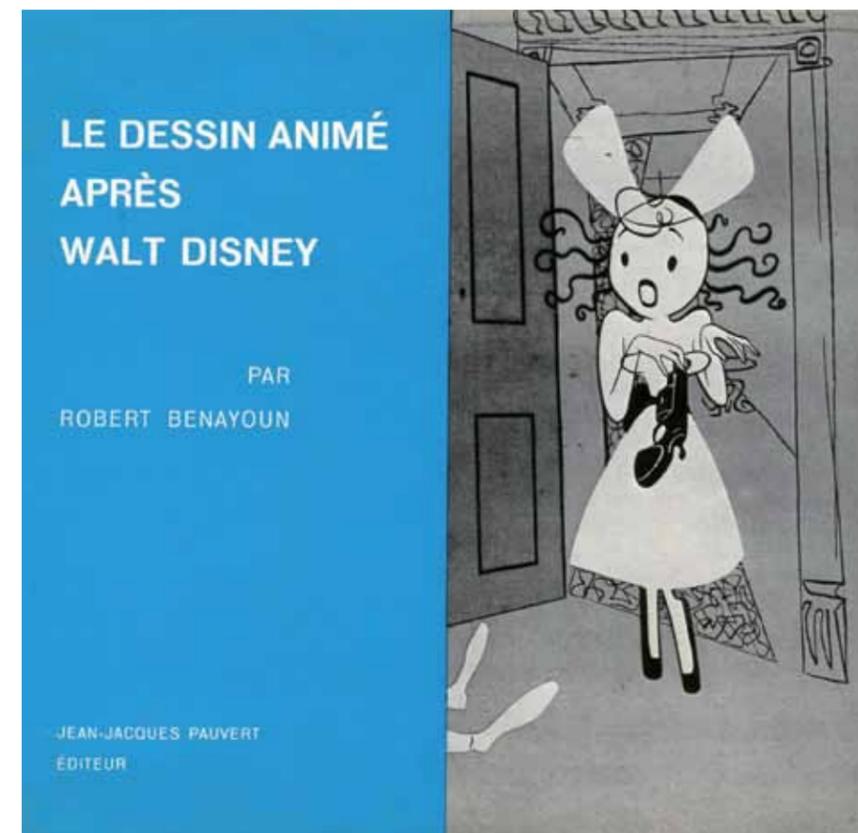
On lui doit encore deux portraits filmés d'André Breton et de Jerry Lewis. Il aimait aussi dessiner et sa première publication fut un recueil de vingt-six dessins, *Bouillon d'onze heures* (Au Lycanthrope, 1952) préfacé par Benjamin Péret : "Surtout qu'on n'ait peur de rien, pas même de rencontrer au détour d'une minute à face plate comme un cerveau de ministre, un ludion Benayoun, évadé de son flacon qui siffle une chanson à boire une vallée dans le fond d'un verre ! Petits Benayouns, en avant marche ! Sauvez la patrie qui trafique à la sauvette !" Il avait 26 ans.

Il avait déjà créé avec Ado Kyrou *L'Âge du cinéma* dont les six numéros marquèrent l'unique rencontre du cinéma et du surréalisme. Une de ses passions fut le film d'animation, un art où se conjuguent l'image par image et la peinture dont il était un grand connaisseur. En 1962, dans une revue d'étudiants de la Sorbonne, *Cinématexte*, je rendais compte de son ouvrage récemment paru, *Le Dessin animé après Walt Disney*

(Pauvert), éblouissante analyse des nouvelles tendances de l'animation où l'illustration était exemplairement au service d'un texte très imagé. Car Benayoun était un grand styliste qui opérait par métaphores, ellipses, inventions langagières avec un sens de l'humour éclatant. Il appartenait à une génération, celle de Bazin, Godard, Tailleur, Seguin, qui s'intéressait au tout du cinéma, qu'il soit documentaire, fiction, animation, fréquentait aussi bien le temple du court métrage à Tours puis à Annecy que les grands festivals à Cannes ou à Venise. Son goût de la découverte le faisait voyager jusqu'à Rio ou Mar del Plata pour chercher les mérites, entre autres, du cinéma novo brésilien et de Glauber Rocha. Il fut ainsi un des premiers à se rendre à Hollywood pour enquêter sur place, rencontrer Tex Avery que personne n'avait traqué dans son repaire californien ou s'entretenir avec Don Siegel, Sam Peckinpah ou Roger Corman.

J'ATTENDS  
DU CINÉMA NON  
QU'IL ME DÉTERMINE  
MAIS QU'IL M'ÉCLAIRE  
SUR MOI-MÊME  
DANS LE RAPPORT  
À L'IMAGINAIRE

À *Positif*, il accueillait avec chaleur les nouveaux venus à qui il donnait leur chance, je puis en témoigner. Je me souviens des réunions de rédaction dans son appartement de la rue de la Pompe encombré de revues, de livres, d'objets ramenés de ses nombreux voyages et de toiles de ses amis surréalistes Toyen, la grande artiste tchèque très proche de lui, et aussi Konrad Klapheck ou Jacques Hérodol. Dans *La Méthode*, un périodique créé par le jeune René Chateau, il rassembla (n° 8, mars 1962) un ensemble de textes écrits dans les années 1950 qui témoignaient de ses goûts : *La Nuit du chasseur, Mr. Arkadin, Funny Face, Un homme dans la foule, Derrière le miroir et L'In vraisemblable Vérité*. Il était aussi de toutes les batailles, a défendu *Lola Montès*, mal accueilli à sa sortie, ou *L'avventura*, hué au Festival de Cannes. Il fut également un des premiers signataires du Manifeste des 121 pour le droit à l'insoumission en pleine guerre d'Algérie. Il ferrailait tout autant contre une certaine tendance de la critique française. Un long texte, «Les Enfants du paradigme», s'en prenait à la mode sémiologique et structuraliste que prônaient les *Cahiers du cinéma*. Sa vaste culture n'admettait pas le



pédantisme et le jargon. S'il pratiquait avant tout la critique des beautés, il n'hésitait pas à s'en prendre à Jean-Luc Godard, sa bête noire, dans des textes injustes, excessifs, mais d'une verve étourdissante que le cinéaste d'*Alphaville* doit regretter, aujourd'hui qu'il est embaumé de son vivant. Mais il sut défendre dès leurs débuts Resnais, Franju, Marker, Rouch, Deville, Truffaut, Varda, Demy, Sautet, Malle et Cavalier.

Tourné vers le futur, il arpenta des territoires peu fréquentés, du film d'horreur britannique à la comédie italienne alors méprisée, chantant les louanges d'un Toto que les critiques "sérieux" transalpins ignoraient effrontément. Ses affinités avec le monde anglo-saxon lui firent comprendre l'importance, dès leurs débuts, de Robert Altman dont il évoqua "le chaos fertile" et Richard Lester ("Connaissez-vous le Lestershire ?"). Sa connaissance de l'histoire du cinéma acquise à la cinémathèque d'Henri Langlois le conduisit à réévaluer les films de Sternberg et de Busby Berkeley, tout en consacrant des textes lyriques à des icônes comme Louise Brooks, avec laquelle il entretenait une correspondance, ou Marlene Dietrich.

Mais Benayoun restera avant tout pour les grands livres qu'il écrivit sur ses cinéastes de chevet. Dans *Alain Resnais, arpenteur de l'imaginaire* (Stock, 1980), il explore l'univers

d'un metteur en scène nourri lui aussi par le surréalisme et se livre à des analyses qui feront date sur le processus de la pensée et de la création, révélant l'unité d'une filmographie apparemment éclatée. Sa monographie sur Huston mit en valeur le sens de l'ouverture, le goût de la liberté, le tempérament de dandy de l'auteur du *Faucon maltais* qui sut faire de sa vie une œuvre. Il participa à la réhabilitation de Buster Keaton avec son superbe ouvrage *Le Regard de Buster Keaton* (Herscher, 1982), où il affirmait : "l'immortalité de Keaton tient dans son regard". Il fut le découvreur de Jerry Lewis, réunissant dans *Bonjour M. Lewis* (Seuil, 1989) textes et entretiens qui exaltaient un auteur-réalisateur vilipendé dans son propre pays. C'est à un troisième grand comique américain, Woody Allen, qu'il consacra un essai : *Woody Allen au-delà du langage* (Herscher, 1985). Des ouvrages plus modestes sur les frères Marx ou Tex Avery complètent cette constellation où le rire est roi. Lors d'une enquête menée par *Positif* auprès de ses collaborateurs, "le cinéma et nous", Robert Benayoun, partisan d'une critique de libre subjectivité, définissait ainsi son rapport au 7<sup>e</sup> art : "J'attends du cinéma non qu'il me détermine mais qu'il m'éclaire sur moi-même dans le rapport à l'imaginaire et m'oppose à la fois un stimulant vital et un instrument, exaltant de préférence, d'appréhension du monde qui me soit propre". ♦



# BRIGITTE ROÛAN

Propos recueillis par Isabelle Danel

Elle a débuté en 1990 avec un coup d'éclat, *Outremer*. Cette année, elle a sorti son quatrième long métrage, *Tu honoreras ta mère et ta mère*. Actrice depuis 1971 (dans le *Out 1* de Rivette), Brigitte Roüan est désormais une de nos réalisatrices qui comptent. Isabelle Danel la questionne pour nous.



**Quels sont vos rapports actuels avec la critique de cinéma ?**

J'avoue ne lire les critiques concernant les films que je réalise que six mois après la sortie, en général. Si c'est gentil, ça me fait plaisir et si c'est méchant, j'oublie...

**Ce rapport était-il différent lorsque vous étiez uniquement actrice ?**

À mes débuts, je lisais tout, dès le lendemain des premières de théâtre. Pour le cinéma, c'était un peu différent, car j'y avais des seconds rôles : ce qui comptait, c'est que le film

soit apprécié, que le travail de tous soit reconnu. Un jour, après avoir lu un article dans *Libération* (je ne me souviens plus de ce qu'il disait exactement), j'ai fondu en larmes. Mon fils était tout petit, il buvait son biberon dans son youpala. Je l'ai regardé têter comme un bienheureux, et me suis arrêtée net en pensant : « *Est-ce si grave, après tout ?* » À l'époque, ça me faisait de l'effet qu'on dise que j'étais bonne ou mauvaise, belle ou moche. Matthieu Galey avait écrit que j'étais trop maigre pour jouer je ne sais plus quel rôle. Un jour, je l'ai aperçu dans une queue de cinéma, je me suis postée devant lui et j'ai soulevé ma jupe en disant : « *Je suis une fausse maigre, non ?* ».

Je trouve qu'un critique ne devrait pas incriminer les acteurs pour leur physique, ou alors il peut parler d'un « *miscasting* », ce qui est violent aussi, mais différemment. En plus, les écrits restent... Surtout chez le médecin, où les journaux et magazines traînent un peu longtemps...

**La critique vous semblait-elle avoir un impact ?**

En 1979, j'ai écrit et interprété un spectacle, *Rose ou les Épines de la passion*. C'était au Plaisance, un tout petit théâtre qui a fermé depuis. Pendant dix jours, il n'y a pas eu un spectateur. J'étais allée porter des tracts pour essayer de faire un peu bouger les journalistes, notamment à *Charlie Hebdo*, et j'avais croisé un vieil acteur qui m'avait emmenée dans un cocktail, où étaient rassemblés critiques et journalistes. Là, un type que je ne connaissais pas me dit : « *Moi je vais venir, je vous le jure* ».

C'était Jean-Michel Gravier, il écrivait au *Matin de Paris*, il est bel et bien venu. Le lendemain, j'étais dans ma loge, l'heure tournait et je ne comprenais pas pourquoi le spectacle ne commençait pas. Le régisseur me dit : « *Les spectateurs ne sont pas encore tous rentrés*. » C'est là que j'ai appris que Gravier m'avait consacré une page entière, avec une photo - à l'époque je faisais des trucs de dingue - me montrant en train de me frapper la poitrine avec des torches enflammées. Du jour au lendemain, par son enthousiasme et malgré quelques réserves, ce critique a rempli la salle. Parlez-moi du pouvoir de la presse à l'époque ! Du coup, tous les autres sont venus ensuite et on a repris le spectacle au Déjazet l'année suivante.

« ÊTRE LA QUATORZIÈME COMÉDIE DE L'ANNÉE ÇA LA FOUT MAL ! »



**Quelle est la place de la critique selon vous dans le succès ou l'insuccès d'un film ?**

L'accumulation des « *Allez-y* » ou des « *N'y allez pas* » doit faire effet, j'imagine. Personnellement, comme spectatrice, il m'est arrivé qu'un papier des Cahiers du cinéma éclaire ma lanterne sur un Bergman ou un Ozu. Mais, aujourd'hui, il y a tellement de critiques partout que l'impact n'est sans doute plus le même... En plus, on sait bien que les spectateurs confondent promotion et critique. Ils nous voient à la télé, face à un animateur qui dit le titre du film, et à quel point c'est bien, et est-ce que vous aimez le chou à la crème et, tiens, on va jouer à un petit jeu !

Actuellement, je ne pense pas que la presse puisse faire le destin d'un film mais plutôt une conjonction de plusieurs paramètres, dont la mise en place et la visibilité au sens large. À moins de cent copies France, même avec une excellente critique, je crains que ce ne soit devenu insuffisant. On est à l'ère de l'exposition : si la robe n'est pas en vitrine, les gens ne l'achètent pas. Avant, il y avait la dictature des télévisions, ensuite, il y a eu la dictature des distributeurs, et aujourd'hui, c'est la dictature des exploitants.

**Votre premier long métrage comme réalisatrice, *Outremer*, a été présenté à la Semaine de la Critique en 1990. Ce sont des critiques qui vous ont choisie !**

C'était idyllique. Et j'ai reçu le premier prix de la Semaine, qui, auparavant, n'était pas compétitive ! J'étais sur un nuage, c'était mon premier film, j'étais jeune, insouciance,

et très contente. Je ne mesurais d'ailleurs pas ma chance d'être à Cannes, car, ensuite, la mise en orbite du film a été très bonne. J'avais eu le César du meilleur court métrage pour *Grosse*, l'avance sur recettes pour *Outremer*, ça me paraissait être un cursus logique. Alors que pas du tout : c'étaient des concours ! Je m'étais gourée.

**Le rôle de la critique sur votre premier film a donc été important ?**

Oui. Par exemple, la plupart des critiques encensaient le fait qu'*Outremer* soit en trois parties, alors que les télévisions n'avaient pas participé au financement, justement à cause de cette structure. France 2 avait dit : « *Si vous remettez tout en une seule partie, on viendra* ». J'avais essayé, mais ça ne fonctionnait pas du tout : ce n'était pas écrit pour ça. Que les critiques aient souligné l'intérêt des trois volets m'a confortée dans l'intuition que j'avais eue au moment du scénario. Evidemment, l'inverse existe aussi : la critique met le doigt juste sur ce qui vous pose problème mais que vous n'avez pas pu arranger, faute de temps ou de moyen, mais le résultat ou son absence est là.

**Est-ce que des critiques vous ont fait changer, en signalant des qualités ou des défauts dans les films que vous avez réalisés ?**

Il y a des mots qui reviennent sans arrêt sur tous les films : « *jouissif* », « *déjanté* », « *hilarant* »... Ou alors « *comédie de l'année* ». Quand vous êtes la quatorzième comédie de l'année, ça la fout mal ! À propos de

mon dernier film, *Tu honoreras ta mère et ta mère*, je n'ai pas compté le nombre de fois où le mot « *foutraque* » a été écrit. Ça ne me dérange pas, j'aime plutôt bien « *foutraque* ». Mais à ce moment-là, je me dis : « *Il faut peut-être que je fasse attention à ce que ce soit plus clair* ». Les gens aiment les films policés, ce que je ne suis pas. Il m'arrive, l'espace d'un instant, de rêver d'être classique. Ça va rarement au-delà de ça. Les critiques analysent, mais ça leur appartient, et ils se trompent parfois ! Quelqu'un a écrit sur mon dernier film que je m'étais payé des vacances sur le dos de mon producteur et que nous nous étions bien amusés au soleil. Alors que le tournage a été un enfer ! Tant mieux si ça ne se voit pas mais, évidemment, j'ai rigolé en lisant ça.

**LES CRITIQUES ANALYSENT, MAIS ÇA LEUR APPARTIENT, ET ILS SE TROMPENT PARFOIS !**

Quand quelqu'un que vous connaissez bien vous fait des reproches sur votre personnalité, c'est déjà difficile à accepter. Mais, quand elles concernent votre film, c'est autre chose. Les journalistes ne vous connaissent pas, ils jugent uniquement votre travail. On ne devrait pas être atteint personnellement, mais un film, c'est comme un prolongement de soi. En tout cas, leur analyse ne me change pas. C'est mon entourage, plus ou moins élargi, qui, me parlant de mon travail, avec bienveillance mais fermeté, me fait avancer...♦



Avec Hayao Miyazaki.



Avec Pierre Etaix.



Entre Nick Park et Peter Lord.

# FAUX-MONNAYEURS ?

Par Bernard Génin

« Les critiques sont des ratés sympathiques » (Robert Charlebois), « Ah, évidemment, toi t'es critique ! » (mes frères), « Il y a ceux qui parlent du cinéma et ceux qui en font ! » (un de mes employeurs)... J'en ai entendu sur le critique, « ce pelé, ce galeux, dont venait tout le mal », sans oublier le pourtant gentil Patrice Leconte et la chute de sa fable sur le chant des oiseaux (« Je pleure parce que j'ai été jugé par un porc ! »).

La question de notre légitimité a été si souvent traitée que je zappe directement au sujet de cette rubrique : les relations d'amitié entre artistes et journalistes... Influencent-elles notre opinion ? Peuvent-elles créer des situations gênantes ?

C'est vrai, une amitié peut naître entre interviewer et interviewé, simple question d'atomes crochus. Ayant beaucoup officié dans le domaine du cinéma d'animation, fidèle du festival d'Annecy, j'ai beaucoup d'amis animateurs. Ma première interview, celle de Paul Grimault en 1979, a effectivement débouché sur une amitié chaleureuse, qui ne m'a jamais posé de problème éthique puisqu'il a réalisé ensuite un excellent film (*La Table tournante*). Même chose pour l'ami Jean-François Laguionie, dont j'ai toujours aimé le travail (pour moi le César 2011, c'était son magnifique *Tableau*).

Mais j'ai également sympathisé avec un

débutant qui devait faire du chemin, Jean-Pierre Jeunet. Dans un coin de studio, il réalisait son deuxième court métrage (*Le Manège*, 1980). Notre passion commune pour l'animation a fait que nous nous sommes revus. Je lui ai donné un coup de main bénévole pour *Le Bunker de la dernière rafale*, il m'a remercié en me citant au générique. Je suis allé sur le tournage de *Delicatessen* et j'ai écrit le bien que j'en pensais...

## « ...LES RELATIONS D'AMITIÉ ENTRE ARTISTES ET JOURNALISTES INFLUENCENT-ELLES NOTRE OPINION ? »

Quelques années plus tard, alors qu'il préparait *Alien Resurrection*, je l'appelle pour savoir s'il accepterait une visite à Hollywood. Ambiance glaciale au bout du fil : « *Ton journal s'est comporté comme une merde avec La Cité des enfants perdus !* » Je défends le collègue qui avait signé le papier. « *Parce que, en plus, tu es d'accord avec lui ? Écoute, il y a un attaché de presse sur ce film, tu l'appelles et tu te débrouilles !* » Ce fut la fin de mes relations « amicales » avec l'auteur

d'*Amélie Poulain*, dont on eut confirmation ensuite qu'il n'aime guère les critiques...

Mais sortons de l'animation. Une rencontre me tient à cœur, celle de Jean-Pierre Sentier. Tous ceux qui l'ont connu savent l'homme délicieux qu'il était, droit, modeste, drôle... et grand comédien. En 1983, il réalise *Un bruit qui court* et je m'enthousiasme sur une pleine page. Ayant des amis communs, nous dinons ensemble et nous revoyons à plusieurs reprises. Jamais il n'a fait allusion à un papier (injustement sévère) que j'avais écrit bien avant sur son court métrage *L'Arret au milieu*. Je suis allé sur le bateau où il vivait et qui était le décor de son dernier film (*Le Coup suprême*). Je n'ai pas eu à me forcer pour le défendre lors de sa sortie : je continue à penser qu'il y avait du Buster Keaton chez cet homme. Et j'en appelle à quiconque sait comment retrouver ses films qui méritent une édition DVD...

Passons aux moments « embarrassants ». Ayant eu le statut de pigiste pendant près de douze ans, j'ai longtemps joué la voiture-balai pour les « petits films en salle ». Dans ce domaine aussi on peut faire des rencontres. Un exemple : Michel Gérard, qui signalait à cette époque des comédies ringardes aux titres fleuris (un certain Philippe Clair circulait dans le même créneau). Après

avoir éreinté quelques-uns de ses « nanars de chez Nanar », je retrouve un jour l'auteur de *Dis bonjour à la dame* devenu patron d'un fort bon restaurant (« L'œuf à la neige ») où je vais parfois déjeuner. Un jour, au moment de régler l'addition, je lui dis que, au temps où il était programmeur de salles en Lorraine, il a travaillé avec mon père (qui s'est occupé d'une salle dans l'Est). Il me regarde dans les yeux et dit « *Ensuite, nous sommes restés en relation par vos écrits...* » Devant mon sourire gêné, il me met tout de suite à l'aise, disant qu'il serait ravi que je revienne le voir pour parler cinéma. Et il ajoute : « *Vous savez, vous aviez souvent raison.* » Plutôt fair-play, non ?

## « ET SI C'ÉTAIT CELA LA SOLUTION ? ÉVITER LES AMITIÉS QUI SENTENT LA FAUSSE MONNAIE »

Autre rencontre mémorable, celle d'un grand cinéophile devant l'éternel, comédien, réalisateur et écrivain, Noël Simsolo. J'en appelle à son sens de l'humour pour ce qui va suivre. J'avais été assez dur avec un programme de ses courts métrages. Et pas plus tendre avec son premier long, sur le titre duquel (*Cauchemar*) j'ironisais dans la page

Après Gérard Lenne et Yves Alion, c'est au tour de Bernard Génin de témoigner sur ses rapports avec les « professionnels de la profession »... Avis aux amateurs !

où - hasard de la programmation - je ne disais pas trop de mal de *La Cage aux folles 2* (oui, j'assume ! C'était la période « *Télérama* ne peut quand même pas éreinter tous les succès populaires »). J'admets que, pour lui, il y avait de quoi voir rouge ! Peu après, je vais sur le tournage de *L'Enfer*, de Claude Chabrol, où il avait un second rôle. Chabrol, mis au courant de la situation, m'avait malicieusement placé à côté de Simsolo pour le déjeuner. Là encore, ma « victime » s'est montrée des plus fair-play. Bien sûr, le premier échange de regards fut un peu crispé. Puis, sans doute parce que j'étais accompagné d'une journaliste des *Cahiers du cinéma* belle comme le jour, le déjeuner fut vite cordial et animé (on sait à quel point Simsolo peut être passionné). Chabrol fit même un jeu de mots mémorable : « *Simsolo, un film de Noël Cauchemar* ».

Le jeu de mots, un des dangers du métier ! Devant certains navets qui, comme disait Bory, « *rampent en-dessous du néant* », la tentation est grande, même si on a en tête la célèbre phrase de Truffaut (« *Quand je lis une critique négative, je vois tout de suite si c'est « Chic, c'est mauvais ! » ou « Hélas, c'est mauvais ! »* »). Allez, je cite deux exemples que j'aime (j'ai oublié les noms des auteurs) : *Le Dernier des condors*. Critique : « *Ne le réveillez surtout pas !* ». Ou, à propos d'un film de Piero Regnoli : « *On ne peut pas régner par-*

*tout* ». Dernière anecdote : récemment mis en contact avec les participants du fameux Quizz de l'ami Gérard Lenne, j'ai reçu un mail de Bernard Nauer me proposant de déjeuner. Peu après, il m'en envoyait un second : « *Je vais peut-être réviser ma proposition, je viens de retrouver ton papier sur mon film Les Truffes !* » La date n'a toujours pas été fixée, mais bien sûr, le déjeuner aura lieu.

Sur le tournage de *Roulez jeunesse*, de Jacques Fansten, j'ai dîné à la table de comédiennes adorables, toutes octogénaires : Blanchette Brunoy, Jany Holt, Madeleine Barbulée... On sentait leur bonheur d'être ensemble. L'une d'elles m'a dit : « *Sur ce film, monsieur, il n'y a pas de fausse monnaie* » Et si c'était cela la solution ? Éviter les amitiés qui sentent la fausse monnaie, les cocktails qui sentent le piège. S'abstenir de parler d'un film qui ne nous a pas emballé si l'auteur est un ami.

À propos de « faux-monnayeurs », puisque je lis actuellement la nouvelle biographie d'André Gide, je ne peux que citer l'auteur de *Paludes* évoquant l'utilité de la critique : « *On dit toujours plus qu'on ne le croyait. J'attends du public qu'il me dise ce que j'ai mis dans mes livres* ». ♦

# CONSEIL SYNDICAL



CONSEILS ET AG  
du 26/06/13  
par Isabelle Danel  
et Chloé Rolland

## Conseil sortant du matin

**Présents :** J.-J. Bernard, J.-P. Combe, I. Danel, D. Heymann, B. Hunin, P. Murat, C. Rolland, Ph. Rouyer, Ch. Tesson, C. Vié, M. Ciment.

**Absents :** S. Grassin (pv. à I. Danel), X. Leherpeur (pv. à P. Murat), G. Lenne (pv. à J. Zimmer) É. Libiot (pv. à J.-J. Bernard).

**Assistent à la réunion :** J. Zimmer, M. Dubois-Daras, R. Bonhomme.

## 1. Points divers

• Nouvelles adhésions : Iris Brey et Grégory Marouset

• Liquidation GEIE. En tant qu'adhérents de cette association de festivals, nous sommes solidaires de la dette restant à payer après la liquidation judiciaire. Une proposition nous est arrivée, pour soldé de tout compte, si nous sommes suffisamment nombreux à nous porter « volontaires » (notre signature pourrait inciter d'autres festivals à signer à leur tour). Nous souhaitons régler ce litige à l'amiable.

• Évocation par Isabelle Danel du cas de Anne-Laure Bell, adhérente en procès contre Lagardère, suite à un rachat du site Internet Fluctuat.net

## 2. Bilan Cannes 2013

• Charles Tesson dresse le bilan de cette 52<sup>e</sup> édition, mieux accueillie que l'an dernier, avec une compétition de sept longs et dix courts métrages, une belle ouverture (*Suzanne*, le deuxième film de Katell Quillévéré) et deux séances spéciales qui ont bien fonctionné (*Les Amants du Texas* de David Lowery, *Les Rencontres d'après minuit* de Yann Gonzalez).

Il remercie ses sélectionneurs, notamment Bernard Payen, qui quitte son poste de coordinateur du court métrage, et Xavier Leherpeur, qui vient d'achever sa période de trois ans d'affiliée au comité. Le fonctionnement des jurys et de leurs présidents était parfait.

*Salvo*, film primé deux fois, a trouvé un distributeur en Italie. Et sept films sur les dix présentés ont trouvé un distributeur en France.

La moyenne par séance à Miramar continue de baisser, le nombre de séances ayant augmenté. Les projections décentralisées hors de Cannes attirent toujours autant de monde pendant le Festival.

• Point budgétaire : Rémi Bonhomme et Jean-Paul Combe.

La session 2013 de la SIC a été une année difficile, notamment à cause d'une défection de dernière minute qui s'ajoute aux effets de la crise que traversent les industries techniques du secteur. Celles-ci, qui étaient auparavant nos partenaires, sont désormais nos prestataires (Titra films, par exemple). Depuis quatre ans, nous avons des difficultés à attirer de nouveaux partenaires privés, dans le même temps les recettes liées à la

publicité sont elles aussi en baisse. Point positif : nos partenaires publics ont maintenu leur soutien et la Région Île-de-France nous a rejoints pour la première fois.

Jean-Paul conclut que nous accusons une baisse de 50 000 € par rapport à 2012. Une autorisation de déficit prévisionnel de 10% avait été votée, et représentait donc 65 000 €. C'est la première fois que nous faisons face à une situation de déficit aussi importante. Nous nous l'étions autorisée, mais il faut rester prudent dans notre gestion...

## 3. Perspectives pour 2014

• Le contrat de trois ans qui nous liait à Nespresso se termine cette année, la possibilité d'une reconduction est envisagée, et nous la souhaitons vivement.

• Rémi s'est rapproché du conseil général des Alpes-Maritimes et espère des subventions complémentaires.

• Jean-Paul indique qu'il faut régulariser la situation de Charles Tesson. Cette régularisation sera soumise à l'assemblée générale.

## Assemblée générale

• Jean-Jacques Bernard ouvre la séance devant une salle « petite et pleine », qui, dit-il, vaut mieux qu'une salle « grande et clairsemée ». Il évoque son départ de la présidence après six années (comme le veut nos statuts), se félicite de laisser un syndicat « en bon état de marche », remercie tous ceux qui l'ont aidé dans cette tâche et assure enfin de son soutien entier la personne qui lui succèdera. La secrétaire générale lit son rapport d'activité (voir pages suivantes), qui est voté à l'unanimité.

• Jean-Paul Combe présente son rapport financier, suivi d'une déclaration du

commissaire aux comptes présent et qui annonce « un rapport sans réserves ». Le quitus au rapport financier est voté à l'unanimité. Aucune question n'étant posée par l'assemblée, Jean-Jacques donne les résultats du scrutin : sur 110 votants, il y a 106 bulletins exprimés.

• Sont réélus au conseil :  
- Bernard Hunin 102 voix  
- Philippe Rouyer 99 voix  
- Jean-Paul Combe 98 voix  
- Charles Tesson 98 voix  
- Isabelle Danel 95 voix

## Conseil entrant

**Présents :** J.-J. Bernard, M. Ciment, J.-P. Combe, I. Danel, D. Heymann, B. Hunin, G. Lenne, P. Murat, C. Rolland, Ph. Rouyer, Ch. Tesson, C. Vié.

**Absents :** S. Grassin (pv. à I. Danel), X. Leherpeur (pv. à P. Murat), É. Libiot (pv. à J.-J. Bernard).

**Assistent à la réunion :** J. Zimmer, J.-C. Romer, M. Dubois-Daras et R. Bonhomme.

• En tant que doyenne de notre assemblée, Danièle Heymann fait procéder à l'élection du président du SFCC. Seule candidate, Isabelle Danel est élue à l'unanimité (15 voix).

• Sont ensuite élus :  
- vice-présidents : Jean-Jacques Bernard (13 voix) et Pierre Murat (12 voix)  
- secrétaire générale : Chloé Rolland (15 voix)  
- secrétaire générale adjointe : Sophie Grassin (15 voix)  
- trésorier : Jean-Paul Combe (15 voix)  
- trésorier adjoint : Xavier Leherpeur (15 voix)

• Enfin, Bernard Hunin est reconduit

dans sa mission de représentant du SFCC auprès de la commission de la carte verte (14 voix).

CONSEIL  
du 01/10/13  
par Chloé Rolland

**Présents :** Ph. Rouyer, J.-P. Combe, Ch. Tesson, D. Heymann, I. Danel, C. Rolland, G. Lenne ; puis B. Hunin, S. Grassin, M. Ciment et X. Leherpeur.

**Représentés :** J.-J. Bernard (pv. à I. Danel), P. Murat (pv. à D. Heymann), É. Libiot (pv. à S. Grassin).

**Absente :** C. Vié.  
R. Bonhomme et M. Dubois-Daras participent au conseil.

## Questions diverses

• Prix SFCC en festivals : tout se déroulant très bien, renouvellement à Trouville, Biarritz, Arras, Poitiers et Toulouse, et mise en place d'un jury SFCC à Bordeaux pour la deuxième édition du festival.

• Nouvelles adhésions : Alex Vicente et Gaëlle Bébin.

• Remise des prix SFCC 2013 : La date du 10 février a été bloquée auprès de la

Cinémathèque, qui accueillera pour la première fois la remise de nos prix.

• Livre blanc : Isabelle Danel et Jean-Jacques Bernard réuniront le comité de pilotage ces futures semaines afin de présenter un nouveau sommaire au prochain conseil d'administration. La parution est reportée à la remise des prix 2014, en février 2015.

## Constitution des comités de sélection de la semaine 2014

• Le comité des CM sera présidé par Fabien Gaffez, en remplacement de Bernard Payen, entouré de Iris Brey et Pierre-Simon Gutman.

• Le comité des LM est reconduit par Charles Tesson dans son intégralité, hormis Xavier Leherpeur, qui y a officié trois années de suite. C'est Alex Vicente qui rejoindra Alex Masson, Pamela Pianezza, Ariane Allard, Léo Soesanto et Annick Peigné-Giuly. Le conseil approuve à l'unanimité.

## Point financier

• Budget en cours : Jean-Paul Combe confirme que l'exercice 2013 est une année difficile mais qu'il restera dans la prévision des 10% de déficit. Rémi Bonhomme annonce quelques bons premiers contacts auprès de partenaires historiques et potentiels.

• Contrôle URSSAF : Les comptes sociaux du syndicat ont été contrôlés et validés par l'URSSAF. Bravo à l'équipe des permanents et à notre comptable. ♦

# RAPPORT D'ACTIVITÉS 2012-2013

Par Isabelle Danel

## Nos nouveaux adhérents

Depuis ce début d'année 2013 : Patrick Brion, Pierre-Yves Roger, Alexandros Tsopotis, Iris Brey et Grégory Marouset.

## Nouveau conseil et nouveau bureau

Lors de l'assemblée générale ordinaire du 20 juin 2012, ont été élus ou réélus au bureau : Jean-Jacques Bernard (97 voix), Michel Ciment (74), Caroline Vié (68), Chloé Rolland (81), Pierre Murat (80), Xavier Leherpeur (71).

Élu dans la foulée du conseil syndical qui suivit notre dernière assemblée générale du 20 juin 2012, le nouveau bureau se composait de :

Jean-Jacques Bernard, président  
Danièle Heymann et Pierre Murat : vice-présidents  
Isabelle Danel : secrétaire générale  
Sophie Grassin : secrétaire générale adjointe  
Jean-Paul Combe : trésorier  
Chloé Rolland : trésorière adjointe

Les autres conseillers sont : Charles Tesson, Bernard Hunin, Michel Ciment, Xavier Leherpeur, Gérard Lenne, Éric Libiot, Philippe Rouyer et Caroline Vié.

Les présidents d'honneur sont Jacques Zimmer et Jean-Claude Romer.



Bernard Hunin et Jean-Paul Combe

## Prix de la Critique 2012

Notre remise de prix a eu lieu au Théâtre du Rond-Point, le 18 février 2013. La salle était comble et la cérémonie, ouverte par notre président Jean-Jacques Bernard et orchestrée avec brio par Charlotte Lipinska, a vu se succéder sur scène Robin Renucci, Constance Dollé, Audrey Fleurot, Emmanuelle Bach, Cyril Mennegun, Pierre Lherminier, Pascal Mérygeau, Margaret Menegoz, Agnès Varda et quelques autres. (Pour le palmarès, se reporter au n°42 de *La Lettre*)

## Commissions et jurys

Nos représentants ont été :

- à la commission de classification des films, Caroline Vié et Gérard Lenne.
- à la commission nationale d'Art et Essai, Jean Rabinovici.
- à la commission d'attribution de la carte verte, Bernard Hunin
- au jury de la Caméra d'or du Festival de Cannes 2013, Chloé Rolland.

Comme vous le savez, les jurys attribuant les prix du SFCC (et où on ne peut siéger plus de trois années d'affilée) sont ouverts à tous les membres du syndicat, dans leur domaine de compétence. N'hésitez pas à présenter votre candidature.

## Chantiers en cours

Le site et le blog du syndicat fonctionnent, mais au ralenti. Ce dernier est alimenté par Pamela Pianezza, que je remercie d'avoir lancé la machine, mais rien n'a été posté depuis plus d'un an, il faudrait d'autres volontaires et je vous encourage à vous faire connaître auprès de Marion. Nous voudrions par ailleurs parvenir à être plus réactifs en ce qui concerne les informations « chaudes ». Certains d'entre vous nous font déjà parvenir des pétitions que nous faisons suivre en fonction de leur rapport avec notre métier, mais, s'il vous plaît, partagez vos informations dès qu'elles sont avérées et ensemble nous pourrions occuper le terrain de la critique.

Sous la houlette de Jean-Jacques Bernard et avec le concours de Sophie Grassin, Alex Masson, Chloé Rolland et Isabelle Danel planchent depuis quelques mois sur un « livre blanc » de la critique, une sorte d'état des lieux qui s'interroge, non seulement pour savoir d'où vient la critique mais aussi où elle s'en va. Ce travail complexe prend du temps, mais nous devrions aboutir en 2014 à un résultat de nos réflexions.

Des festivals de plus en plus nombreux accueillent des critiques de notre syndicat pour débattre en direct : Arras, Biarritz, Poitiers, Toulouse, Trouville, et bientôt, nous l'espérons, Bordeaux et Amiens.



Danièle Heymann, Caroline Vié et Christian Bosséno



Anne-Claire Cieutat, Caroline Vié et Isabelle Danel



Jean-Claude Romer et François Jouffa

## Point sur la carte verte

Les relations avec la « nouvelle » FNCPF se portent bien, les chiffres transmis par notre ami Bernard Hunin sont les suivants : toutes cartes confondues, il y a eu 540 demandes. Pour le cinéma, 383 cartes vertes ont été attribuées (contre 448 l'année dernière), dont 344 nationales, 39 départementales et 10 cartes honoraires. Elles étaient au nombre de 568 en 2000, et de 481 en 2010. Les 36 interventions effectuées au nom du syndicat par Bernard Hunin ont été couronnées de succès

## 52<sup>e</sup> Semaine de la Critique

Pour sa deuxième année au poste de délégué général, Charles Tesson était entouré, pour le long métrage, par Ariane Allard, Xavier Leherpeur, Alex Masson, Annick Peigné-Giuly, Pamela Pianezza, Léo Soesanto et pour le court métrage, par Bernard Payen, Baptiste Etchegaray et Fabien Gaffez. Bernard Payen nous quitte après douze ans d'investissement, et de passion au sein du comité court qu'il coordonnait depuis neuf ans. On lui dit un grand merci, et « À bientôt ! ».

Parmi 1200 longs métrages (dont 809 inscrits et 400 environ visionnés lors de voyages ou festivals) représentant 76 pays différents (73 en 2012) et 1724 courts métrages en provenance de 78 pays (1585 en 2012) le comité de sélection a gardé dix longs métrages (sept en compétition, l'ouverture et les deux séances spéciales) dont six premiers films, dix courts et moyens métrages plus les trois courts de

la séance de clôture *3x3D* signés Jean-Luc Godard, Edgar Péra et Peter Greenaway. Rappelons que nos grands prix pour le long métrage et le court métrage étaient pour la troisième année remis par un jury de journalistes étrangers présidé par un réalisateur, respectivement Miguel Gomes et Mia Hansen-Love. Et, pour la deuxième fois cette année, le prix révélation France 4 était remis par un jury composé de blogueurs et également présidé par Mia Hansen-Love

Les films qui ont fait du bruit cette année sont *Suzanne*, *Lunchbox*, *Les Amants du Texas*, *Les Rencontres d'après minuit* et *Salvo*, premier long métrage italien qui a trusté les deux prix officiels de la Semaine et a par ailleurs trouvé, lors du festival, le distributeur italien qu'il n'avait pas auparavant.

La fréquentation de la Semaine marque une légère baisse (17 157 entrées contre 18 202 en 2012). La moyenne par séance continue de baisser, le nombre de séances ayant augmenté.

Jean-Jacques Bernard est par ailleurs intervenu sur la critique de cinéma devant des lycéens et leurs professeurs à Cannes, puis à Paris, lors de la reprise des films à la Cinémathèque.

Malheureusement, cette année, il n'y a pas eu de reprise des films de la Semaine en Corse, pour des raisons de restructuration administrative à la cinémathèque de Porto-Vecchio. D'autres reprises ont eu lieu à Beyrouth en juillet, à Lima en août, à Morelia et Sao Paulo en octobre et auront lieu à Séoul en novembre et Oman en décembre. Par ailleurs, Marion Dubois Daras a pris

contact avec l'ensemble de nos adhérents pour déterminer ceux qui seraient présents au festival. Ces derniers avaient un accès privilégié aux activités de la Semaine (invitation à tous les événements festifs, accès prioritaire aux projections, retrait de sacs et catalogues). Pour la deuxième année, un petit déjeuner destiné à tous les adhérents présents à Cannes a eu lieu le jour de l'ouverture de la Semaine de la Critique, sur la plage Nespresso.

## Palmarès 2013

- Grand Prix Nespresso de la Semaine de la Critique et Prix Révélation France 4 *Salvo* de Fabio Grassadonia et Antonio Piazza
- Prix Découverte du court métrage *Come and Play* de Daria Belova
- Prix SACD *Le Démantèlement* de Sébastien Pilote
- Prix Canal Plus du court métrage *Pleasure* de Ninja Thyberg

Enfin, Charles Tesson a été reconduit dans ses fonctions de délégué général de la 53<sup>e</sup> SC.

Par ailleurs, Jean-Jacques Bernard quitte la fonction de président après six années de présence enthousiaste et de discours frappés au coin du bon sens et de l'humour. Il reste bien entendu à nos côtés, au sein du conseil, et pour bien d'autres choses, dont la rédaction en chef du livre blanc.

En guise de conclusion, je ne peux que vous dire deux mots : continuons ensemble ! ♦

# Repères bibliographiques

Parutions 2013/2

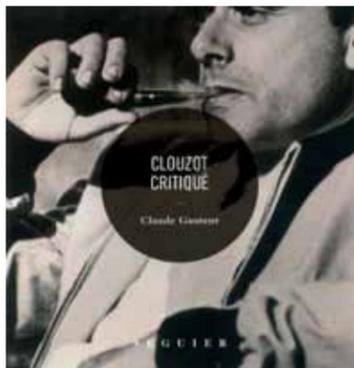
par Claude Gauteur

Nos adhérents ont publié

## CLOUZOT CRITIQUÉ

PAR CLAUDE GAUTEUR

Éditions Séguier, 84 p., 13 €



Un petit livre – par la taille – mais ô combien succulent. Et pertinent. Et stimulant. Cinéaste auréolé de scandales, sous-estimé, tombé dans un certain oubli après un itinéraire atypique, Clouzot a entretenu avec la critique des rapports aussi turbulents que passionnels. Bibliographe aguerri, notre ami Claude Gauteur revient sur son cas extraordinaire avec la précision historique qu'on lui connaît, mais c'est surtout la critique de cinéma qui est l'objet de cette étude aussi mordante que documentée. Tout le monde peut se tromper, certes. Mais dans le cas de Clouzot, on est allé loin dans la mauvaise foi, les reniements, les fluctuations (ah, les pathétiques palindodies d'un Sadoul !) et le jeu de yo-yo idéologique. Gauteur en accumule les indices et les preuves pour cet ultime « procès » (le terme est de Lacassin et Bellour dans leur ouvrage de 1964, au Terrain Vague). La démonstration est implacable.

Gérard Lenne

## HISTOIRE

Histoire générale

*L'Annuel du cinéma 2013 : tous les films 2012*, Les Fiches du cinéma éditions.

Cinémas nationaux

*Les Cinémas francophones ouest-africains 1990-2005* de Boukary Sawadogo, L'Harmattan.

*Le National-socialisme dans le cinéma allemand contemporain*, collectif, Presses universitaires du Septentrion (Villeneuve d'Ascq, Nord).

*Cinémas d'Asie : Hong Kong, Japon, Corée du Sud, Taïwan : analyse géopolitique* de Frédéric Monvoisin, Presses universitaires de Rennes (Ille-et-Vilaine).

*Cinéma Nôvo : avant-garde et révolution* de Bertrand Ficamos, Nouveau monde éditions.

*Révolutions ! Textes et films engagés : Cuba, Vietnam, Palestine* de Sylvain Dreyer, Armand Colin.

*Full Service. Sexe, amour et secrets de stars à Hollywood* de Scott Bowers et Lionel Friedberg, Hugo et Compagnie. *Hollywood Babylon* de Kenneth Anger, Souple. *Les Secrets d'Hollywood* de Patrick Brion, librairie Vuibert.

*Demain sera un autre jour. Le Sud et ses héroïnes à l'écran* de Taina Tuhkanen-Couzic, Rouge Profond (Pertuis, Vaucluse). *Hollywood Connection* de Michaël Munn, librairie Vuibert. *Hollywood Crime Stories : sexe et mensonges dans le monde du cinéma* de Vincent Mirabel, Pocket.

*Paris Hollywood ou le rêve français de cinéma américain*, sous la direction de N.T. Binh, José Moure et Frédéric Sojcher, Archimbaud/Klincksieck.

*Propos impertinents sur le cinéma français*

de Jean Cluzel, Presses universitaires de France.

Genres

*L'Adolescente et le cinéma : de Lolita à Twilight*, collectif, Erès (Toulouse) ; *Les Lolitas. Au-delà du miroir* de Patrice Lammare, Rouge Profond.

*De Charcot à Chariot : mises en scène du corps pathologique* de Rae Beth Gordon, Presses universitaires de Rennes. *La Comédie cinématographique à l'épreuve de l'Histoire* de Sébastien Fevry, L'Harmattan.

*L'Histoire fait son cinéma en 100 films : de La Guerre du feu à Démineurs* de Guillaume Evin, éditions de La Martinière.

*Les Indiens dans le western américain* de Mathieu Lacoue-Labarthe, Presses de l'université Paris-Sorbonne.

*L'Œil de la nation : le film documentaire dans la France de l'entre-deux-guerres* de Alison Levine, Presses universitaires de Provence (Aix-en-Provence).

*Rebelles on the Road. Motos et bikers au cinéma* de Alberto Marsiani, Gremese.

*Dessins animés, films d'animation. Caméras de croquis* de Laura Heit, éditions de La Martinière.

Divers

*L'Argent au cinéma : introduction à l'économie du septième art* de Claude Forest, Belin. *L'industrie du cinéma en France. De la pellicule au pixel* de Claude Forest, La Documentation française. *Les Produits et les marques au cinéma* de Delphine Nozack, L'Harmattan.

*Les Métiers du cinéma* de Dominique Pereg, L'Étudiant. *L'Audiovision : son et image au cinéma* de Michel Chion, Armand Colin. *Techniques de prise de son* de Robert Caplain, Dunod.

*Musique & cinéma. Le mariage du siècle ?* sous la direction de N.T. Binh, Cité de la musique/Actes Sud.

*Réaliser ses films plan par plan : concevoir et visualiser sa mise en image* de Steven D. Katz, Eyrolles. *La Pratique de la mise en scène en 3 D Relief : technique et langage cinématographique* de Céline Tricart, Baie des anges (Nice).

*Mag Bodard, portrait d'une productrice*. Entretien avec Philippe Martin, La Tour verte (Grandvilliers, Eure).

*Ernest Carteau. Au temps des ciné-palaces et la folle histoire du cinéma en Sud-Vendée de 1897 à 2010* de Daniel Taillé, Association « Cinémathèque en Deux-Sèvres ».

*Jack Lang : batailles pour la culture : dix ans de politique culturelle* de Maryvonne de Saint-Pulgent et Aurélie Filippetti, La Documentation française.

*Passages de l'histoire : livret 2* de Dork Zabunyan, Le Gac Press (Blou, Maine-et-Loire).

*La Cinéphilie - Invention d'un regard, histoire d'une culture 1944-1968* d'Antoine de Baecque, Pluriel, 2013. *Les croulants se portent bien ?* d'Ariane Beauvillard, Le Bord de l'eau (Latresne, Gironde).

*La Voie des images : quatre histoires de tournage au printemps-été 1944* de Sylvie Lindeperg, Verdier (La Grasse, Aude).

*Dark Deadline* de Alain Kleinberger, éditions Kimé. *La Shoah. Théâtre et Cinéma aux limites de la représentation*, sous la direction de Alain Kleinberger et Philippe Mesnard, éditions Kimé.

*L'Attrait du téléphone* d'Emmanuelle André et Dork Zabunyan, Yellow Now. *Les Enfers, une interrogation filmique* de Corinne Wuillaume, Le Cerf/Corlet.

*L'École en crise au cinéma* de Daniel Serceau, Armand Colin. *L'Esthétique du clip* de Laurent Jullier, Armand Colin.

*L'Enfance de la peur : dans le hors champ* de Bob Clark [*Black Christmas*], Jack Clayton [*The Innocents*] et Richard Loncraine [*Full Circle*] de Jean Regazzi, L'Harmattan.

*Les Imaginaires cinématographiques de la menace : émergence du héros postmoderne* de Nadine Boudu, L'Harmattan.

*Le Temps d'un film* de Jean-Paul Lascar, éditions de l'Entre-deux-mers (Saint-Quentin-de-Baron, Gironde).

*Cinéma de seconde main : esthétique du emploi dans l'art du film et des nouveaux médias* de Christa Blümlinger, Klincksieck.

*La Classe ouvrière, c'est pas du cinéma*, collectif, Syllepse.

*Tourner le dos. Sur l'envers des personnalités au cinéma*, sous la direction de

Benjamin Thomas, Presses universitaires de Vincennes.

*Fondu au noir ou le film à l'heure de sa reproduction numérisée*, Paris expérimental.

*12 vertus pour l'analyse filmique* de Daniel Serceau, L'Harmattan.

## REVUES

*Cinéma et Politique, Cinémas d'Amérique latine* 21 (Presses universitaires du Mirail-Toulouse).

*Cinéma et Psychanalyse, Le Coq Héron* n° 211 (Toulouse).

*Cinéma élargi, Décadrages* n° 21-22.

*Le Doublage, Décadrages* n° 23-24.

*Du spectateur au créateur : la cinéphilie des cinéastes (1)*, Cahiers de champs visuels 6-7, L'Harmattan.

*Du créateur au spectateur : la cinéphilie des cinéastes (2)*, Cahiers de champs visuels 8-9, L'Harmattan.

*L'Écran expérimental, Revue écrans* n° 1, L'Harmattan.

*Film Culture 1955-1996 : index*, Paris expérimental.

*Films intempéstifs, L'Art du cinéma* n° 79-80-81.

*Tchekhov à l'écran, CinémAction* n° 146.

*Le Train des cinéastes, CinémAction* n° 145.

## CINÉASTES

Mémoire

Joao Cesar Monteiro : *Une semaine dans une autre ville : Journal parisien et autres textes*, La Barque. Edward D. Wood : *Comment réussir (ou presque) à Hollywood*, Capricci (Nantes). Kijû Yoshida : *Voyage d'un cinéaste japonais, 1977-1982*, Capricci

Jacques Dupont : *Profession cinéaste... politiquement incorrect !*, Italiques (Triel-sur-Seine, Yvelines). Pierre Grimblat : *Mes vies de A à Z*, Chiflet et Cie. Philippe Valois : *La Passion selon Valois, le cinéaste qui aimait les hommes*, Erosnyx éditions (Casanouze, Cantal).

Écrits

Pier Paolo Pasolini : *La Langue vulgaire*, La Lenteur.

Nos adhérents ont publié

## PREMIÈRES SÉANCES

COLLECTIF DIRIGÉ  
PAR NICOLAS MARCADÉ  
ET JEF COSTELLO

Les Fiches du cinéma, 160 p., 18 €



Lorsque j'étais petit, il y a de cela quelques décennies, certes, mais pas si longtemps non plus, le cinéma pour les enfants se résumait au Disney de Noël (ou de Pâques), à un Belmondo (à condition que le décolleté de Raquel Welch ne heurte pas ma sensibilité naissante), à la reprise d'un Tati ou un Chaplin le dimanche après-midi à la télé. Aujourd'hui il y a pléthore de reprises, d'éditions DVD et surtout de films destinés (mais pas que) au jeune public. Bannière fourre-tout où il est parfois difficile de se retrouver. Ou plutôt il était, car désormais le parent cinéophile bien décidé à semer la graine de sa passion au sein de sa progéniture dispose d'un outil salvateur : cette publication des Fiches du cinéma, dont on connaît par ailleurs l'excellence critique. Sans distinction de genre et sans minorer l'apport de quelques récents blockbusters (*Raiponce* ou *Moi, moche et méchant*) on y recommande, âge par âge, des longs métrages d'animation ou non, classiques ou non, qui témoignent tous d'une vraie ambition artistique. Un générique comme en rêvent tous les amoureux du 7<sup>e</sup> art, où les maîtres (Miyazaki, Demy, Comencini, Burton, Arnold ou encore Méliès) sont tutoyés par de petits jeunes très prometteurs comme Rémi Bezançon (*Zazou*) ou Stéphane Aubier (*Ernest et Célestine*). Avec, pour chaque film, un résumé détaillé, une critique de belle tenue analytique et une fiche technique.

Xavier Leherpeur

## LES PAS PERDUS

PAR GILLES JACOB

Flammarion, 172 p., 15 €



Le titre de ce récit s'éclaire au fil des pages. Ces *Pas perdus* renvoient simultanément à une libre déambulation de Gilles Jacob dans les méandres de sa mémoire et à tout ce qu'il y aurait « retrouvé », au sens proustien. Armé du « Je me souviens » cher à Georges Perec, l'ancien critique de *Cinéma* et de *L'Express*, actuel président du Festival de Cannes, fait revivre « une série d'instant, de bouts d'actualité, de gens célèbres ou inconnus, de comptines, de livres et de films », en offrant de belles madeleines à son lecteur. Selon un cheminement de la pensée affranchi de toute chronologie, les souvenirs se télescopent dans des paragraphes parfois très brefs qui donnent envie de passer sur-le-champ au suivant pour y découvrir, comme dans une pochette-surprise, de nouvelles saveurs imprévisibles. C'est ainsi qu'une anecdote sur la genèse de *La Grande Bouffe* conduit à un slogan publicitaire pour des pâtes bien connues, puis à un dîner avec Milos Forman, pour déboucher sur une citation d'Henri Michaux. Jacob livre de piquantes évocations de célébrités rencontrées sur la Croisette et de stimulantes réflexions sur des films aimés, tels que *Le Boucher*, *Dites-lui que je l'aime* ou *Docteur Folamour*. Tout est dit *mezza voce*, rien n'est appuyé. Humour et élégance semblent les maîtres-mots de ces pages où l'on croise souvent la figure tutélaire de Woody Allen.

**Philippe Rouyer**

Erik Bullot : *Notes sur le cinéaste*, Paris expérimental. Sacha Guitry : *Pensées, maximes et anecdotes*, Le Cherche-Midi. Jean-Louis Leconte : *Ce qu'il y a de terrible avec Ivan...* L'Harmattan. Frédéric-Jacques Ossang : *Mercure insolent*, La Fabrique du Sens/Armand Colin.

### Entretiens

Joana Hadjithomas & Khalil Joreige, entretiens avec Quentin Mével, éditions Independencia. Pier Paolo Pasolini *mort ou vif*, entretiens avec Jean Duflot, À plus d'un titre (La Bauche, Savoie).

Bresson par Bresson, Entretiens 1943-1983, Flammarion. Raymond Depardon, *Depardon voyages*, propos recueillis et commentés par Michel Butel, Hazan. Marguerite Duras, *La Passion suspendue*, entretiens avec Leopoldina Pallota Della-Torre, éditions du Seuil. Jean-Luc Godard, entretiens avec Art Press, Imec éditeur.

### Études

Michelangelo Antonioni, Snoeck Publishers (Gand, Belgique). Frank Borzage de Hervé Dumont, Actes Sud/Institut Lumière. Souleymane Cissé de Samuel Letièvre, L'Harmattan. Cecil B. De Mille de Jean-Loup Bourget, Presses universitaires de France. Stephen Dwoskin, sous la direction de Antoine Barraud, éditions Independencia. Clint Eastwood de Marc Eliot, Balland. Atom Egoyan de Marie-Aude Baronian, Académie royale de Belgique, éditions Académie en Poche. Rakhshan Bani Etemad de Alain Brunet, L'Harmattan. Friedrich-Wilhelm Murnau, éditions du Pingouin Masqué (Veigné, Indre-et-Loire). Roberto Rossellini (1. *De la fiction à l'histoire*) sous la direction de Patrick Werly, Le Bord de l'eau. Raoul Servais de Philippe Moins et Maurice Corbet, éditions de L'Œil (Montreuil). Jerzy Skolimowski, sous la direction de Jacques Déniel, Alain Keit et Marcos Uzal, Yellow Now (Crisnée, Belgique). Quentin Tarantino de Celia Sauvage, Vrin ; collectif, Capricci ; collectif, Les Prairies ordinaires. *Guillermo del Toro* de Charlotte Largeron, Rouge Profond. *Fred Wiseman [Chroniques américaines]* de Maurice Darmon, Presses universitaires de Rennes. Jean Anouilh de Anca Vidée, éditions de Fallois. Jean-Jacques Beineix, Fage éditions (Lyon). Jean-Claude Biette de Pierre Léon, Capricci. Albert Capellani de Christine Leteux, La Tour verte. Guy De-

bord de Fabien Danese, Fabrice Flahutez, Emmanuel Guy, Actes Sud. Jacques Demy, sous la direction de Matthieu Orléan, Skira/Flammarion. Pierre Etaix de Gilles Duval et Séverine Wermaere, Capricci. Robert Guédiguian de Christophe Kantcheff, éditions du Chêne. Sacha Guitry de Christophe Mirambeau, Flammarion. Jean Mamy de Frédéric-Georges Roux, Editions Auda Isarn (Toulouse). Frédéric Mitterrand de Juliette Courtois, INA éditions (Bry-sur-Marne). Maurice Pialat, Cinémathèque française/Somogy. Eric Rohmer de Kidé Caillot et Gianpaolo Pafm, éditions À dos d'âne. François Truffaut, sous la direction de Richard Ingram et Paul Duncan, Taschen (Cologne, Allemagne). Jean Yanne de Étienne Audois, City (Granville, Eure).

Jean-Claude Biette, *Trafic* n° 85. Albert Capellani, 1895 n° 68. Amaud Desplechin, *Éclipses* n° 52. Marguerite Duras, *Études cinématographiques* n° 73 (Lettres Modernes, Minard (Dives-sur-Mer, Calvados). Philippe Garrel, Théâtre au cinéma, Bobigny.

## DIVERS

S.M. Eisenstein : *Charlie Chaplin*, (Belval, Vosges) ; *Walt Disney*, Circé. Eisenstein et Daumier : *des affinités électives* de Ada Ackerman, Armand Colin.

Tay Garnett : *Un siècle de cinéma : d'Howard Hawks à Steven Spielberg*, de Jean Renoir à Alain Resnais, de François Truffaut à Federico Fellini, 42 grands réalisateurs parlent de leur métier, INVO éditions.

Voir également : *C'était Catherine B* [inet] de Marina Vlady, Fayard.

## FILMS

Cléo de 5 à 7 d'Agnès Varda par Steven Ungor, G3J. *Lettre d'une inconnue* de Max Ophuls par Jean-Paul Chabrier, M. Waknine (Angoulême). *Rio Bravo* de Howard Hawks par Suzanne Landrat-Guigues et Jean-Louis Leutrat, L'Harmattan. *Les Sept Samouraïs* d'Akira Kurosawa de Clélia Zernik, Yellow Now Côté Films 22. *Une chambre en ville* de Jacques Demy par Raphaël Lefevre, Yellow Now Côté Films 23. *Une sale histoire* de Jean Eustache par Laurent De Sutter, Léo Scheer. *Vivement dimanche !* de François Truffaut par Jean-

Louis Libois, Atlante (Neuilly-sur-Seine)

Voir également : *Sacha Guitry et La Malibran* de Géori Boué, La Tour verte.

## SCÉNARIOS

À *L'Avant-Scène Cinéma* : *Les Adieux à la reine* de Benoît Jacquot (n° 601, mars). *Les Demoiselles de Rochefort* de Jacques Demy (n° 602, avril). *La nuit nous appartient* de James Gray (n° 603, mai), *Padre Padrone* de Paolo et Vittorio Taviani (n° 604, juin). Et 30 cinéastes pour 30 découpages Spécial n° 600 (février 2013).

À Lett Motif (La Madeleine, Nord) : *J'aime regarder les filles* de Fred Louf. *Plein Sud* de Luc Béraud. *Le Voyage en Arménie* de Robert Guédiguian.

*Sade*, scénario d'Alain Fleischer, Le Cherche-Midi. *Tous au Larzac : ce n'est qu'un début* de Christian Rouaud, Mathieu Sapin, William Klein, Gilles Clément, Ariane Doublet et Mariana Otero, éditions de L'Œil.

*Saint Paul* de Pier Paolo Pasolini, Nous (Caen). *Wakolda* de Lucia Puenzo, Stock.

*Harry Potter : des romans à l'écran : toute l'histoire de la saga au cinéma* de Bob McCabe, Huginn & Muninn. *Le Hobbit : un voyage inattendu : Créatures & Characters* de Daniel Falconer, Fetjain. *Man of Steel* [de Christopher Nolan], *toutes les coulisses du monde légendaire de Superman*, Huginn & Muninn.

*C'est l'homme : journal d'un film interdit* de Noël Herpe, Le Bord de l'eau. *Cinéma - paysages : carnet de notes pour un film sur le Pô* de Thierry Roche, Yellow Now.

*La Fleur de l'âge* [de Jacques Prévert et Marcel Carné], photographies d'Émile Savitry, Gallimard. *Taxi Driver* [de Martin Scorsese] de Paul Duncan, photographies de Steve Shapiro, Taschen.

*Aya de Yopougon ambiance le cinéma !* de Marguerite Abouet et Clément Oubrierie, Gallimard.

*Les Maux des mots* de Colo Tavernier O'Hagan, Plon. *Projection privée* : récit de François-Olivier Rousseau, éditions Pierre-Guillaume de Roux.

*Les 200 plus belles déclarations d'amour au*

*cinéma* de Vincent Mirabel, First éditions.

*Les Perles cultes du cinéma* de Sébastien Lebrun, City.

## ACTEURS

### Autobiographies

Elizabeth Mazev : *Mémoire pleine*, Les Solitaires intempestifs. *Line Renaud* (avec Bernard Stora) : *Et mes secrets aussi*, Robert Laffont. *L'Odeur des planches* de Samira Sedira, éditions du Rouergue. Myriam Wateau : *Corps de flammes 2. L'Autre*, Harmonie Mai (Vendargues, Hérault).

Jean-Laurent Cochet : *Mon Paris buissonnier*, Pygmalion. Frédéric Deban : *J'aurais voulu être le fils de quelqu'un... Chroniques d'un abandon*, Michel Lafon. Jérôme Deschamps (avec Sophie Bricaire) : *Foie de morue et café au lait*, Presses de la Renaissance. Roland Giraud (avec la collaboration d'Éric Denimal) : *En toute liberté*, Le Passeur (Magnanville, Yvelines). Johnny Hallyday (avec Amanda Sthers) : *Dans mes yeux*, Plon. Jean-Luc Moreau : *J'y étais ! Les coulisses de mon théâtre*, Michel Lafon.

Kirk Douglas : *J'étais Spartacus !*, Capricci. Christopher Lee : *Le Seigneur du désordre*, Camion blanc (Rosières en Haye, Meurthe-

### Entretiens

*Confidences*, entretiens avec Michaël Lonsdale et Mgr Dominique Rey, propos recueillis par Serge Sarkissian et Audrey Souriau, Onesime (Allauch, Bouches-du-Rhône). *Tout est comédie* de Michel Galabru, propos recueillis par Sophie Galabru, Le Cherche-Midi.

### Études

*Greta Garbo [Un renoncement]* de René Ceccaty, Flammarion. *Rita Hayworth* de Stéphanie des Horts, Albin Michel. *Giulietta Masina* de Jean-Max Méjean, Dominique Delouche et Zoé Valdès, La Tour verte. *No more Natalie* [Wood] de Martin Ledun, Les éditions de l'Atelier In 8.

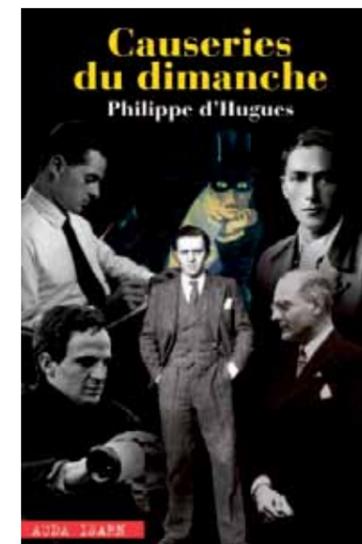
*Marion Brando* de Florence Colombani, Cahiers du cinéma. *Johnny Deep* de Ste-

## CAUSERIES DU DIMANCHE

PAR PHILIPPE D'HUGUES

Auda Isarn (Toulouse),

272 p., 23 €



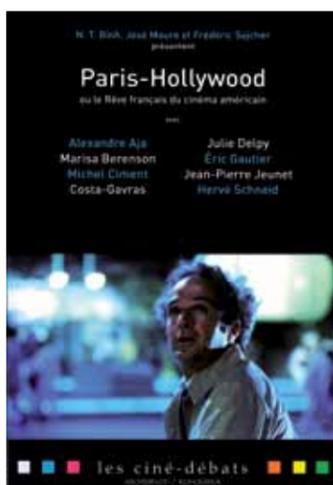
Sous un titre en hommage à Sainte Beuve, Philippe d'Hugues a réuni trente-deux textes, dont vingt-trois parus de 1960 à 1965 dans *La Nation française* dirigé par Pierre Boutang, et rédigés justement le dimanche. Trois d'entre eux seulement portent sur le cinéma français dont il est un de nos meilleurs connaisseurs et auquel il a consacré nombre d'analyses qui font autorité. « Le cinéma et son histoire » (1965), où il conteste nombre des jugements récents de son ami Maurice Bardèche. « Truffaut épistolier » (1988), où il estime les divers écrits de Truffaut supérieurs à ses films, inégaux et décevants. « Lucien Rebattet alias François Vinneuil » (1991), où il retrace le parcours du critique cinématographique de *Je suis partout*, qu'il replace à son rang. On accordera en effet à Philippe d'Hugues, classé à droite sinon davantage sur l'échiquier politique, qu'il n'a jamais mis d'eau dans son vin (bien que bordelais), ni son drapau dans sa poche. En témoignent ici, entre autres, des pages polémiques sur les fascismes français, buissonnier ou en uniforme, ou encore en faveur des partisans de l'Algérie française et de l'OAS, et contre deux de leurs adversaires, François Mauriac et Maurice Duverger. Fin lettré, à côté de saluts à Sylvia Beach ou à Louis Chevalier, il donne par ailleurs envie de lire ou de relire des œuvres, celles de Benjamin Constant et Sainte Beuve, Paul Morand et Jacques Audibert par exemple, qu'il connaît intimement et qu'il commente aussi savamment que simplement.

**Claude Gauteur**

## PARIS-HOLLYWOOD OU LE RÊVE FRANÇAIS DU CINÉMA AMÉRICAIN

### LES CINÉ-DÉBATS

Archimbaud / Klincksieck, 208 p., 23 €



Ils sont venus, ils ont vu, ils ont tourné, puis se sont confiés... N.T. Binh, José Moure et Frédéric Sojcher ont recueilli les témoignages de professionnels français du cinéma qui ont connu une expérience plus ou moins épanouissante aux États-Unis. Femmes et hommes d'horizons et de générations différents évoquent en toute liberté leurs productions conçues outre-Atlantique. Jean-Pierre Jeunet, Julie Delpy, Costa-Gavras, Marisa Berenson ou Alexandre Aja ont répondu aux questions de journalistes chevronnés comme Michel Ciment ou Mathieu Carratier, venus épauler les coordinateurs de cet ouvrage passionnant, également émaillé d'interventions du public de leurs débats. Toutes les questions que l'on peut se poser sur la façon dont se façonne un film à l'américaine sont abordées sans langue de bois. Avantages et inconvénients apparaissent selon les intervenants et leur type de cinéma. Ainsi, Alexandre Aja a facilement trouvé sa place dans le système américain et Jean-Pierre Jeunet s'y est senti moins à l'aise. La richesse des interventions et le nombre des sujets abordés rendent l'ouvrage passionnant pour quiconque s'intéresse aux aléas de la production internationale. On a presque l'impression de converser avec les personnes interrogées, tant l'ensemble est retranscrit de façon fluide et parfaitement maîtrisée.

Caroline Vié

ven Daly, éditions de La Martinière. *Leonardo di Caprio* de Douglas Wight, éditions Prisma. *Kirk Douglas* de Christian Dureau, éditions Didier Carpentier. *Errol Flynn* de Christian Dureau, éditions Didier Carpentier. *Al Pacino* de Karina Longworth, Cahiers du cinéma. *Frank Sinatra [et la Mafia]* de Véronique Chalmet, Payot.

Gérard Essomba Many, *l'acteur rebelle. Art et Esthétique du comédien africain* de Charles Soh Tatcha, Harmattan Cameroun (Yaoundé).

Maria Casarès de Florence M. Forsythe, Actes Sud - Papiers. *Béatrice Dalle* de Pascal Louvrier et Béatrice Dalle, Sonatine. *Musidora* d'Hélène Tiéchant, Télémaque. *Vanessa Paradis* de Erwann Chubierre Saunier, éditions Didier Carpentier. *Micheline Presle* de Christian Dureau, éditions Didier Carpentier.

Gérard Depardieu de Sophie Girault, City. *Michel Galabru* de Christian Dureau, éditions Didier Carpentier. *Jean-Claude Vandamme* de Catherine Corbière, Les éditions Romad (Monaco). *Lino Ventura* de Sandro Cassati, éditions de la Loupe ; de Pascal Djemaa, Autres temps (Gemenos, Bouches-du-Rhône).

Jean Marais de Carole Weisweiler et Patrick Renaudot, Michel de Maule. *Marais & Cocteau : l'abécédaire* de Frédéric Le-comte-Dieu, Jourdan (Waterloo, Belgique).

*La Bande du conservatoire : Belmondo, Marielle, Rochefort et les autres...* de Philippe Durant, Sonatine.

*Spécial Gérard Philipe, Cahiers Jean Vilar* n° 114.

*Les Voyages du comédien* de Georges Banu, Gallimard.

*Pensées gourmandes* de Pierre Ardit, Le Cherche-Midi. *Un combat pour la gloire* de Francis Huster, Le Passeur. *L'Enfant terrible de la Révolution* de Francis Perrin, Plon.

*Les Blondes flashantes d'Alfred Hitchcock* de Serge Koster, Léo Scheer. *Les Trois Reines d'Hollywood : Greta Garbo, Marlene Dietrich, Marilyn Monroe* de Frank Bertrand, France Empire.

Louis de Funès : *Louis de Funès [Ne parlez pas trop de moi les enfants !]* de Olivier et Patrick de Funès, Le Cherche-Midi.

*Louis de Funès [Regardez-moi là, vous !]* de Sophie Adriansen, Les Éditions Premium

(Enghien-les-Bains) *Louis de Funès* de Marc Lemonier, Hors Collection.

Télérama hors-série.

## CRITIQUES

Olivier Barrot : *Transports en commun*, illustrations de Alain Bouldouyre, La Table Ronde. Noël Herpe : *Mes scènes primitives*, Gallimard. Gilles Jacob : *Les Pas perdus*, Flammarion.

Samuel Blumenfeld : *Au nom de la loi*, Grasset. Philippe d'Hugues : *Causeries du dimanche*, éditions Auda Isarn. Gérard Lenne : *Et mes seins, tu les aimes ? 50 fantasmes cinématographiques*, La Musardine.

Gérard Gozlan : *L'Anti-Bazin*, Le Bord de l'eau. François Guérif : *Du polar*, entretiens avec Philippe Blanchet, Payot. Jacques Sicard : *Films en prose*, éditions La Barque.

## ROMAN

Odile Barski : *Quartier libre*, Flammarion. Emmanuelle Bernheim : *Tout s'est bien passé*, Gallimard. Florence Seyvos : *Le Garçon incassable*, L'Olivier.

Philippe Labro : *Le Flûtiste invisible*, Gallimard. Joann Sfar : *L'Éternel*, Albin Michel.

Grégoire Delacourt : *La première chose qu'on regarde*, Jean-Claude Lattès. Philippe de Genardière : *Roma/Roman*, Actes Sud.

Bill Guttentag : *Boulevard, Série Noire*/Gallimard. Neil Jordan : *Confusion*, Joëlle Losfeld. Raffy Shart : *L'Antidote*, Le Cherche-Midi.

## BANDE-DESSINÉE

*Allons messieurs, ne nous fâchons pas* de Charles Da Costa et Philippe Chanoinat, 12 bis. ♦

## PROFESSION : CRITIQUE

# C'EST L'MÉTIER, FISTON !

Par Gérard Lenne

### CE QUE DURENT LES FILMS...

Il y a des journalistes mal informés, mais de bonne foi. Ils sont excusables. Il y a aussi des journalistes qui diffusent des informations qu'ils savent inexactes, parce qu'il serait trop long ou trop difficile de connaître les bonnes. C'est déjà plus contestable. Mais il y a aussi des journalistes qui, possédant les informations justes, prennent la peine de les modifier afin de les rendre fausses. Nul ne sait pourquoi...

C'est pourtant le cas chaque semaine dans les nombreuses publications (et surtout les magazines de programmes TV) qui arrondissent systématiquement la durée des films au chiffre supérieur. Pour eux, un film de 93 minutes dure 1 h 35, un film de 112 minutes dure 1 h 55, etc.

Quand on sait que la durée TV d'un film correspond à 24/25 de la durée cinéma, on aboutit à des aberrations, et ce d'autant plus que le film est long. Malheur aux cinéphiles qui souhaitent enregistrer un film et font confiance à ces journaux. Pour conserver *La Maman et la Putain*, par exemple, ils vont se croire obligés de préparer un DVD avec un espace libre de 220 minutes, puisque leur magazine annonce 3 h 40. En réalité, le film d'Eustache dure 217 minutes (chiffre qu'on a donc arrondi !) et une simple règle de trois nous indique qu'à la télévision on le voit en 208 minutes (3 h 28), soit douze de moins. CQFD !

Record battu récemment par un hebdo de télévision connu, qui annonce 120 minutes (2 h.) pour *Le Salaire du péché* de La Patellière, arrondissement radical du 110 minutes (1 h 50) que donnent la Bifi, imdb ou la chaîne qui le programme. Le film, chronométré, durant exactement 1 h 41.

### BEL ET BON

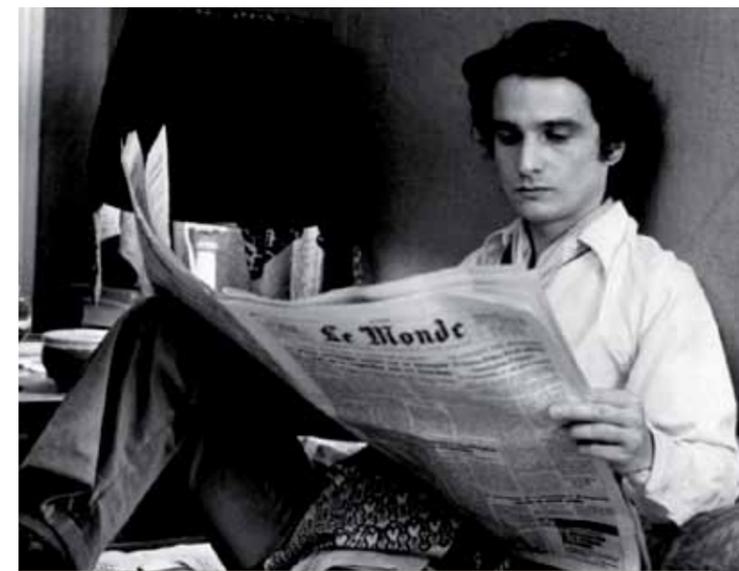
Un curieux phénomène est apparu au sein des convenances quotidiennes. Aux classiques « Bonne journée ! » (qui a forgé le mot « bonjour »), « Bonnes vacances ! » et autres « Bon festival ! » se substituent de plus en plus « Belle journée ! », « Belles vacances ! » ou « Beau festival ! ». Conflit entre le beau et le bon, entre l'éthique et l'esthétique ? Volonté innocente de changement ? Espérons que cette mode passera plus vite que Racine ou le café...

### VOILONS-NOUS LA FACE

Parmi les tournures à la mode, d'autant plus répandues qu'elles sont impropres, gros succès ces temps-ci du verbe dévoiler.

Avez-vous remarqué ? Au lieu d'annoncer, de faire part, de publier, de révéler, désormais on dévoile. Le terme fait surtout fureur sur le Net et dans les communiqués de presse : on dévoile le programme de tel festival, le nom du président d'un jury, une sélection de films, etc.

Le coupable apparent est le voile qu'on fait tomber lors de l'inauguration d'une statue, d'une plaque commémorative. Confrères et amis, faites-moi plaisir : ne succombez pas à ce travers. ♦



Alexandre consulte la presse quotidienne (Jean-Pierre Léaud dans *La Maman et la Putain*).

# « MAIS VOUS RÊVEZ, MADAME LUTON ! »

## HISTOIRE VRAIE

Par Jacques Zimmer

Être journaliste payé à la pige et subir une forme de licenciement détourné par une réduction insidieuse des commandes d'articles assortie de calinothérapie cauteleuse, de promesses qui n'engagent que celui qui les reçoit, voire de menaces voilées sur son avenir professionnel : nous en recevons régulièrement le témoignage. Si nous faisons un sort particulier au cas de Marie-Christine Luton, c'est pour son caractère exemplaire. Qui, demain, pourrait concerner chacun de nous.

Il est vrai qu'elle les accumule, Marie-Christine, les cas d'école : en 2002, un licenciement déguisé pour *Femme actuelle*, puis la faillite en 2008 de *Bien dans ma vie*, les deux titres appartenant au même groupe, le second racheté peu avant par Prisma et très vite arrêté. Repoussons vertueusement du pied l'idée d'une manœuvre de récupération d'un titre concurrent pour aussitôt l'écraser... Ce fut, pour *Femme actuelle*, le refrain connu par tous les journalistes non mensualisés qu'on pousse vers la sortie... Marie-Christine Luton : « Ça commence mezzo voce : "Ma chérie, cette semaine, ce n'est pas toi qui fais le grand entretien." On n'y prête pas attention... Je le reconnais : je n'ai pas réagi. Et quand ça s'est totalement tari, j'ai aussi laissé courir... Pourquoi ? Parce que tu rames dans le désert. Mais quand *Bien dans ma vie* où je faisais six pages par mois depuis quatre ans s'arrête, que j'appelle la DRH pour souligner tout ce qui manquait au dossier et qu'elle se fout de ma gueule en me disant : "Mais vous rêvez, Madame Luton, pour les pigistes, il n'y a rien de prévu", j'ai réagi violemment à cette marque de mépris en lui rétorquant : "Vous ne connaissez pas le Code du travail". »

### En un combat douteux...

Le 24 juillet 2008, Prisma annonce l'arrêt de *Bien dans ma vie* en précisant : « Un accord sera mis en place pour faciliter le reclassement de l'ensemble des collaborateurs au sein du groupe. » On verra qu'il n'en sera rien. Le lendemain, les collaborateurs reçoivent une simple lettre collective signée de la directrice de la rédaction où elle les assure de toute sa sympathie et leur souhaite « de bien belles autres aventures de presse ».

C'est aimable, mais insuffisant : après consultation du Syndicat de la Critique, Marie-Christine Luton lui précise que manquent à l'appel (toutes choses prévues par la législation du travail) :

- Une lettre personnalisée à la personne licenciée
- Une entrevue avec le responsable en présence d'un délégué du personnel
- L'indemnité de licenciement
- L'indemnité de journaliste
- La remise du solde de tous comptes et des documents Assedic. »

Cette lettre restera sans suite, tout comme les promesses de reclassement. Marie-Christine encore : « On nous a laissé entendre "vous allez travailler pour d'autres titres..." J'ai attendu : rien ! Les propositions que j'ai faites sont restées lettre morte... comme pour les confrères en général. Et quand j'ai parlé de prud'hommes, on m'a « amicalement » mis en garde : « Chère madame, vous serez grillée sur le groupe »... À mon âge, c'était un peu sans effet, mais pour des jeunes qui arrivent sur le marché, c'est efficace. Ils les tiennent comme ça... » Et elle ajoute : « Les employeurs qui, en toute connaissance des textes, les baffouent, font en définitive un bon calcul économique : perdre un procès isolé leur coûte bien moins que

dix indemnités de licenciement. » Ce que Me Lefevre-Maalem confirme : « C'est un marché de dupes que ces promesses de reclassement : à partir du moment où l'employeur vous pousse vers la sortie en raréfiant les piges, il est évident qu'il ne va pas vous réintégrer. » Notre adhérente assigne les deux supports aux prud'hommes.

### L'Empire contre-attaque...

Décembre 2009. La procédure démarre très mal : à l'issue du premier procès, Marie-Christine est déboutée et condamnée aux dépens. Estimant avoir été fort mal défendue, et sur le conseil du syndicat, elle confie alors le dossier à Me Lefevre-Maalem. (Lequel a bien voulu se charger des intérêts de nos adhérents).

Il définit d'entrée son angle d'attaque de la décision de 2009 : « Il faut cesser de parler



de pigistes, mais plutôt de journalistes payés à la pige.

Disons que lorsque vous travaillez trois ou quatre ans avec un volume de prestations sensiblement constant, vous prouvez prétendre au respect d'une procédure de licenciement en cas de rupture.

Mais il existe une sorte de légende urbaine qui voudrait que la pige soit une catégorie particulière de contrat échappant au droit commun. Or ce n'est qu'une modalité de rémunération d'un contrat de travail classique qui est le CDI.

Devant les prud'hommes, en première instance, il peut cependant arriver que la pige soit considérée comme un type de contrat particulier qu'il n'y a pas, en tout état de cause, lieu de rompre. Et le journaliste est alors débouté.

D'où l'intérêt de faire appel (soit deux ans d'attente à Paris) et de demander à la Cour de se prononcer sur le volume et la régularité de l'activité du journaliste rémunéré à la pige et donc sur l'obligation pour l'employeur de respecter les règles applicables au licenciement. »

2 novembre 2012 : La cour d'appel de Paris lui donne raison et rappelle aux avocats de Prisma plaidant, eux, la non-existence d'un contrat de travail, que le Code précise : « Toute convention par laquelle une entreprise de presse s'assure, moyennant rémunération, le concours d'un journaliste professionnel est présumée être un contrat de travail. »

La plaignante est rétablie dans tous ses droits et Prisma Presse condamnée à lui verser son indemnité de préavis, ses congés payés, son indemnité de licenciement et des dommages et intérêts.

Sur ce dernier point, Me Lefevre-Maalem précise : « Si vous travaillez dans une entreprise de plus de onze salariés pendant plus de deux ans, le minimum de dommages et intérêts après licenciement non justifié est de six mois de salaire. »

Si l'une des deux conditions n'est pas remplie (nombre de salariés dans l'entreprise et durée de la collaboration) le salarié est indemnisé en fonction du « préjudice subi » laissé à la libre appréciation du juge.

Il n'y a pas de règle écrite : de un à six mois sont coutumiers. »

5 juillet 2012. De nouveau, la cour d'appel rend un jugement comparable, cette fois suite à la faillite de *Bien dans ma vie*.

### Le dernier combat...

Le parcours – classique – aurait pu s'achever ainsi. Pourtant, avec l'accord de sa cliente, Me Lefevre-Maalem y ajoute un épisode inédit lourd de conséquences : la cassation. Renvoyons le lecteur à l'encadré page suivante où il détaille son importance et redonnons la parole à Marie-Christine : « Je ne cache pas qu'à mon âge, la retraite s'approche et que toute cette interminable et pénible procédure m'aura permis de récupérer, outre un important rappel, neuf ans de points retraite qui m'avaient été subtilisés par mon employeur... Quand les résultats sont positifs, quand ça se termine bien, il faut en parler... Lorsque Me Lefevre-Maalem m'a appris qu'on avait gagné en cassation, que ça pouvait faire jurisprudence et donner raison à un modeste pigiste



contre un énorme trust, bien entendu j'étais contente à titre personnel de récupérer de l'argent, mais surtout pour tous les autres. On en a marre d'être piétinés par des grosses boîtes, de dire amen à des opérations de chantage pur et simple... »

Ce que confirme l'avocat : « La presse va mal et de moins en moins de professionnels en vivent de façon décente : mon souhait est que cet arrêt amène certains groupes de presse à cesser de jouer sur cette précarité. La cassation était un pari risqué ? De toutes

façons, saisir un juge est toujours un pari ! Mais j'ai fait celui de l'intelligence et de la continuité de la jurisprudence sur ces problématiques : la date de la résiliation et la réparation d'une voie de fait (modification unilatérale du contrat).

Souhaitons que ces décisions mettent un terme à des pratiques qui mériteraient d'appartenir au passé. C'est le principe de l'action collective : plus il y aura de procès, moins ces procédés vont perdurer... » ♦

# FIN D'UN NON-SENS

Par M<sup>e</sup> Lefevre-Maalem, avocat à la Cour



Honoré Daumier n'a rien perdu de son actualité

Nous avons dans ce bulletin et à plusieurs reprises, sous le titre de « licenciement hypocrite », alerté nos adhérents contre ce procédé. M<sup>e</sup> Lefevre-Maalem nous a joint une synthèse des obstacles à la défense des journalistes-pigistes et de l'avancée majeure que représente l'arrêt rendu par la cour de cassation.

J'ai l'espoir que l'arrêt LUTON mette un terme à une pratique très répandue au sein de certains groupes de presse, dont Prisma, qui consiste, après avoir collaboré sur une base régulière avec un journaliste rémunéré à la pige, à d'abord réduire le nombre de sujets confiés pour finalement cesser sans préavis la collaboration. Cette pratique est particulièrement dommageable pour les « pigistes » dans la mesure où, n'étant pas licenciés, ils ne peuvent prétendre à une indemnisation chômage.

Cette stratégie était jusqu'à présent toujours payante pour Prisma car :

- La plupart des « pigistes » ne saisissait pas le conseil des prud'hommes, espérant une reprise de la collaboration.
- Même lorsqu'un journaliste (bien conseillé) avait la bonne idée de saisir la juridiction prud'homale, puis la cour d'appel de Paris, de la légitimité de cette demande, il se heurtait aux écueils suivants :

1. La résiliation judiciaire du contrat (*autrement dit la date à laquelle le tribunal fixe le licenciement de fait*) était effectivement prononcée aux torts de la société de presse, non pas à la date de l'arrêt de la cour d'appel, mais à celle, antérieure de plusieurs années, qui correspondait à la fin théorique de la collaboration (date de la dernière pige confiée). Donc double peine pour le journaliste « pigiste » qui se voyait privé, contre toutes logiques, des salaires entre sa dernière pige et l'arrêt de la Cour alors même qu'il n'avait pas été indemnisé pendant cette période par Pôle Emploi...

2. Le calcul de ses droits (préavis, indemnité de licenciement, dommages et intérêts) était effectué par la juridiction compte

tenu des dernières rémunérations perçues et non par rapport à celles qui prévalaient avant la réduction du volume de travail confié.

En substance, lorsque Prisma était condamnée, cela ne lui coûtait pas grand-chose puisque la base de calcul des indemnités était celle qu'elle avait choisi de fixer.

La Cour de cassation a mis un terme à ce non-sens juridique et a bien voulu considérer qu'un journaliste rémunéré à la pige devait bénéficier des mêmes droits que n'importe quel salarié. La cour de cassation a posé ainsi deux principes :

- La résiliation judiciaire ne peut être fixée qu'à la date du jugement qui la prononce, sauf si, bien sûr, l'employeur a, entre temps, procédé *de lui-même* à un licenciement donnant droit à l'indemnisation chômage.
- Les indemnités doivent être calculées sur la base de la rémunération que le salarié aurait dû percevoir et non sur celle de la rémunération *amputée* qu'il avait effectivement perçue *en fin de collaboration* du fait des manquements de l'employeur à ses obligations.

Prisma va donc devoir payer un rappel de salaires pour la période comprise entre la date de modification du contrat et la date de l'arrêt de la cour d'appel (presque neuf ans de salaires pour Madame Luton), plus des indemnités de rupture calculées sur la même base.

Est ainsi reconnue une véritable réparation du préjudice subi par un journaliste qui se trouvait à la fois non rémunéré et non indemnisé. ♦